

CHRONIQUE

Périodique bimestriel n°12 décembre janvier 84/85

Rester une égérie
ou devenir soi-même

Nicaragua.yennes

Sciences et Femmes:
pas de recettes

Université des Femmes

150 FB

UNIVERSITE DES FEMMES

Place Quételet 1a, 1030 Bruxelles, tél: 02/219.61.07.

Equipe

Françoise Hecq
Martine La Haye
Hedwige Peemans-Pouillet
Geneviève Simon
Christine Jonckheere
Edith Rubinstein
Nadine Plateau
Fanny Fillosof
Geneviève Braun

Maguy Frimat
Louise Thirion
Laurence Broze
Anne Van Seymortier
Louisa Soriano
Colette Ingels
Alla Denesliok
Linda De Reys

• Cours, Conférences, Séminaires

Participation aux frais
Pour toutes les activités
de l'année: 1.500 fr.
Par séance: 100 fr.

• Centre de Documentation

Consultation de livres, revues, documents bibliographies.
Information et assistance pour travaux de mémoires.
Ouvert du lundi au vendredi
de 10 h à 18 h; le mardi de 10 h à 19 h et sur rendez-vous.

• Publication bimestrielle

CHRONIQUE

Abonnement A 6 numéros:
Belgique 500 fr.b.
Etranger 620 fr.b.

A verser au compte n° 001-111885834 de «Université des Femmes - Chronique» (bien préciser le nom et l'adresse de l'abonné)

Au numéro
Sur demande A l'Université des femmes (contre versement au compte ci-dessus) ou dans les librairies.

«LES RABOUILLEUSES»
chée d'Ixelles 221, 1050 Bruxelles
TAL. 02/648.43.18

«CORMAN»
rue Ravenstein 28-30, 1000 Bruxelles
TAL. W511.67.29

«TROPISMES»
Galerie des Sciences 11, 1000 Bruxelles
TAL. 02/512.88.52

«GALIVAN»
Place Dumont 78, 1150 Bruxelles
TAL. 02/731.70.59

«LA NOUVELLE ETINCELLE»
chée de Wavre 86, 1050 Bruxelles
TAL. 512.01.43

«LIBRAIRIE CANDIDE»
place Brugmann 2, 1060 Bruxelles
TAL. 02/344.81.94

«UNISHOP - ULB»

Impression
I.D.I.
rue du Méridien 15
1030 Bruxelles

Mise en page
Alla et Linda

Les activités d'éducation permanente de l'Université des Femmes sont réalisées avec l'appui du Ministère de la Communauté Française et de la Commission Française de la Culture.

Chronique est Mitée avec l'aide de la CGER. 

SOMMAIRE

Pré-texte

Les travailleuses de Bekaert-Cockerill. On leur donne raison mais on ne leur fait pas justice. 3

Programme de l'Université des Femmes 4

Interviews

Je n'ai jamais eu de problèmes à l'Université 5-6

Une grande fille toute simple 7-8

Reportage

Nicaragua: les femmes et la révolution sandiniste 9-10

Conférence

Rester une égarée ou devenir soi-même 11-16

Témoignages

Le bonheur à 20 ans 17

Les sales petits secrets de famille 18-19

Créatives

Donna Giovanni 20

Attentives

L'affaire Bekaert 21

Actions positives in 22

Avortement 23

Journée des femmes flamandes 24

Sales petits secrets de la famille 25

Sauvettes d'Edith... et les autres 26

Lectures

La nature de la femme

La maison du père 27

L'amant

Des femmes qui s'aiment 28

Revue féministes 29

Bibliothèque 30

Incomplètes 31

Les travailleuses **de Bekaert-Cockerill.**

On leur donne raison mais **on ne leur fait pas justice.**

Lundi 12 novembre, le tribunal du travail de Charleroi a rendu son jugement dans l'affaire des travailleuses de Beckaert-Cockerill.

La discrimination a été reconnue mais les travailleuses n'ont pas obtenu satisfaction, du moins si par satisfaction on entend l'action par laquelle on répare un tort ou une offense.

Aussi les travailleuses et toutes les femmes qui suivaient et soutenaient cette affaire ont-elles manifesté des sentiments ambivalents à la suite de ce jugement.

Le tribunal a donné raison aux travailleuses. Il leur a dit, en d'autres termes: vous avez eu raison de mener cette action, vous aviez le droit de refuser un travail à temps partiel qui vous était imposé parce que vous êtes des femmes won-chefs-de-ménage)) et votre licenciement était manifestement discriminatoire.

Aussi les principes sont-ils saufs. La loi d'août 78 a été utilisée pour la première fois dans un sens positif pour les travailleuses. Qui plus est, il est publiquement reconnu que le travail à temps partiel imposé aux femmes est une mesure illégale parce que discriminatoire.

De tout cela nous nous réjouissons vivement. Cependant, le contentement est loin d'être complet. Les travailleuses n'ont pas obtenu justice. Le tribunal s'est rangé à ce qu'avait suggéré la plaidoirie des avocats du patron: payer une indemnité de licenciement de six mois.

Or, cette indemnité représente peu de chose par rapport au dommage subi. Les travailleuses licenciées de Beckaert-Cockerill sont toujours en chômage et comme le disait Marguerite STAQUET à la radio: et toujours chômeuses, ça c'est triste, parce qu'avoir mené le combat que nous avons mené... dire que nous sommes chômeuses, c'est triste...»

Ainsi il semble que le tribunal ait procédé plus à un arbitrage entre le patron et les travailleuses qu'à un jugement rendu selon le droit.

Il pouvait, de par la loi, imposer que soit mis fin à la situation discriminatoire, ce qui l'aurait amené à exiger la réintégration des travailleuses dans l'entreprise.

Il est donc possible que l'action soit d'une façon ou l'autre poursuivie ou relancée.

De toute manière, toutes les femmes savent désormais qu'une discrimination ne doit plus être acceptée, qu'elle peut être invoquée devant le tribunal et que celui-ci se référera au droit.

Pour toutes les femmes c'est une victoire et le début d'une nouvelle ère de combats.

LE SAVOIR ET LE FAIRE

PROGRAMME 1985 JANVIER-FEVRIER

Toutes les activités ont lieu le jeudi à 20 h 30 soit à la Place Quételet 3 (1030 Bruxelles) soit à la Place Quételet 1a, soit dans les deux lieux à la fois les soirs où les trois séminaires se tiennent ensemble. Voir sur place.

Pour tout renseignement, téléphonez à l'Université des Femmes: 02/219.61.07.

Jeudi 10 janvier à 20 h 30

Séminaire Femmes et Sociologie: analyse de l'enquête de la Cité sur «Les hommes et les femmes d'aujourd'hui».

Séminaire Femmes et Sciences: dépouillement et analyse des questionnaires envoyés aux femmes scientifiques.

Séminaire de Psychanalyse: la différence sexuelle.

Jeudi 17 janvier à 20 h 30

Conférence présentée par le Séminaire de Sciences «FORMES ET NORMES: CRITIQUE DU FORMALISME EN MATHÉMATIQUES» par Christiane FROUGNY, enseignant les mathématiques et l'informatique à la Sorbonne et Jeanne PEYFFER, historienne des mathématiques travaillant pour l'UNESCO et participant toutes les deux au Séminaire limites-frontières.

Le point de départ de leur travail est un constat de quasi-inexistence de critique féministe spécifique aux mathématiques, provenant sans doute de la nature formalisée de cette matière. C. Frougny et J. Peyffer analysent la naissance et le développement du formalisme mathématique qu'elle présentent comme l'aboutissement d'un mouvement visant à l'éviction de l'évidence et de l'intuition au profit des procédures mécaniques de vérification. Elles mettent en cause sa neutralité et discutent le rapport des femmes au formalisme en posant la question: le formalisme mathématique libère-t-il les femmes?

Jeudi 24 janvier à 20 h 30

SEMINAIRES.

Jeudi 31 janvier à 20 h 30

Conférence présentée par le Séminaire de Sociologie «FEMINISME MATERIALISTE ET PATRIARCAT» par Christine DELPHY, rédactrice aux Nouvelles Questions féministes, sociologue, chargée de recherche au CNRS.

Le concept de patriarcat occupe la première place dans le féminisme radical; il le résume et le distingue des autres tendances, en particulier des féministes socialistes qui ne reconnaissent pas au patriarcat le rang de système à part entière. L'importance du concept de patriarcat est étroitement liée au statut donné, dans la théorie féministe radicale, à l'oppression, qui est vue comme le fait fondamental et même constitutif des rapports entre les sexes. A son tour la primauté théorique de l'oppression jette une nouvelle lu-

mière sur une vieille question, celle du rôle des intellectuelles dans les luttes et le danger d'une «trahison de classe» toujours possible.

Jeudi 7 février à 20 h 30 SEMINAIRES

Samedi 16 février à 14 h 30

Conférence présentée par le Séminaire de Psychanalyse. «LA DIFFERENCE SEXUELLE EXISTE-T-ELLE?» par Martine MENES, Psychothérapeute et Françoise PETITOT, Psychanalyste.

Cette question, posée par des femmes analystes et interrogée dans un groupe de recherche sur «la mise en discours du féminin dans l'époque de la psychanalyse», diffère-t-elle de celle qui intéresse le per-vers?

C'est ce que nous nous efforçons d'écrire, ce en quoi le «pas de deux (sexes)» formalisé par la psychanalyse fait glisser la femme, celle qui n'existe pas (1) vers la mère, celle qui existe trop, accouplée à son enfant phallique.

Pour ce, nous lisons Freud dans le cheminement de sa pensée, en tentant de saisir dans le passage de la bisexualité à celle du primat du phallus les impasses d'une pensée qui, bien qu'à se vouloir décrire des effets de discours (de culture, dit Freud) bute sur du réel récessif, ici celui d'une anatomie imaginisée (le pénis comme organe de la jouissance) et d'une fonction idéalisée (la maternité).

Comment la logique de l'inconscient, qui admet que x et non x coexistent, permet de conclure non à une indétermination (un inconscient sexuel mais non sexué) mais à un positionnement (sexué mais non selon l'anatomie) par rapport à un symbole (le signifiant phallique) qui tant chez Freud que chez Lacan reste quelque peu accroché à une nature par ailleurs renvoyée comme causalité négligeable, mais dont nous aurions tort de négliger les effets de retour.

(1) énoncé dont on peut observer les effets d'aller-retour dans la culture véhiculée par les mass-média avec l'illustration frappante d'un article de F Magazine de juin 83 titrant: «Les femmes sont des hommes comme les autres».

Jeudi 21 février à 20 h 30 SEMINAIRES

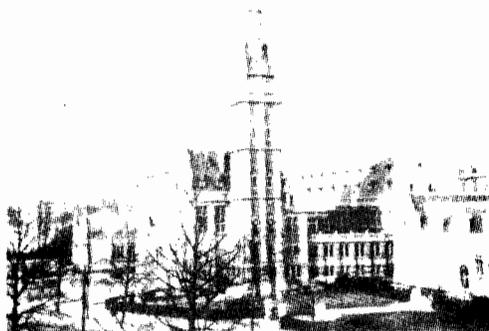
Jeudi 28 février à 20 h 30

Conférence présentée par le Séminaire de Sciences «LES NOUVELLES TECHNOLOGIES DANS LA REPRODUCTION HUMAINE» par Hélène ROUCH, enseignant la biologie et animatrice du Séminaire limites-frontières.

Dans une société dont le discours sur la différence des sexes se fonde explicitement sur des repères biologiques, qu'advient-il de ces repères dans les nouvelles technologies de la reproduction. Les modèles de maternité et paternité proposés par ces nouvelles technologies peuvent-ils être pensés autrement que dans l'alternative libération-oppression des femmes.

En tant que femme, je n'ai pas eu de problèmes à l'Université.

Une interview de Simone Huyberechts



Simone HUYBERECHTS, professeur ordinaire à l'ULB, enseigne les statistiques et la recherche opérationnelle depuis une vingtaine d'années. Nous souhaitons savoir comment une femme avait pu mener une carrière brillante dans une discipline traditionnellement masculine. Elle nous a gentiment reçues dans son bureau du campus de la Plaine et nous a raconté son itinéraire avec lucidité et humour.

Chronique: Comment le goût des maths vient-il aux filles?

S.H.: Le goût des maths, il est un peu inné. Toute jeune, je faisais les devoirs de mes frères. Quand l'un d'eux a été à l'École des Cadets, il m'envoyait ses travaux, je les faisais et ça servait à tous les copains, surtout en arithmétique raisonnée, c'était le plus dur à l'époque. Dès l'âge de 12 ans, j'ai dit que je voulais devenir prof de math.

Chronique: Quelle a été la réaction de votre famille?

S.H.: Eh bien quand mon père est revenu de captivité après la guerre, j'avais 14 ans, je n'avais pratiquement pas été à l'école et je lui ai dit que je voulais faire des maths à l'université. Il a pensé que c'était pour lui faire plaisir et que ce serait certainement trop dur pour moi. Puis j'ai passé un examen pour entrer en scientifique, à l'époque j'étudiais toute seule dans les cahiers d'une de mes cousines qui était au lycée à Saint Gilles. J'ai très bien réussi cet examen et ensuite je suis entrée à l'université. Là c'est surtout en licence que des professeurs m'ont encouragée et plus tard

m'ont même demandé de rester à l'université en disant, enfin vous savez comment ils sont, avec vos capacités, on ne perd pas son temps à cirer des chaussures ou à faire la vaisselle, on fait autre chose et je me suis laissée influencer, parce qu'au départ je ne pensais évidemment pas faire une carrière académique.

Chronique: Votre famille ne vous a pas découragée?

S.H.: Vous savez à cette époque dans les familles, on imaginait que les fils allaient faire quelque chose, la fille non. On n'attendait rien de moi. Mais plus tard, j'ai su que ce qui faisait le plus de plaisir à mon père, c'étaient les succès de sa fille.

Chronique: Vous disiez que vous n'aviez pas envisagé de carrière académique?

S.H.: L'enseignement secondaire me tentait. J'avais fait mon stage au lycée d'Ixelles dans de petites classes et j'aimais beaucoup les enfants. Le professeur qui dirigeait le stage m'a affirmé que les enfants m'aimeraient bien et que cela marcherait. Je craignais tout de même qu'être dans l'enseignement secondaire toute ma vie soit un peu stagnant. C'est pourquoi j'avais fait les sciences actuarielles en même temps que la licence en math. En licence on est assez mordue tout de même donc on veut parfois en faire un peu plus. Mais à la maison je disais que je travaillerais pendant deux ans et puis... après ça j'aurais de quoi m'installer, j'élèverais des gosses. C'est ainsi que j'imaginai l'avenir. Puis plusieurs personnes m'ont proposé de rester à l'université. Il y avait très peu de places, il n'y avait pas de

cadres, il n'y avait évidemment pas une seule femme en mathématique, alors c'était un tel honneur...

Les choses se sont passées très rapidement dans ma carrière. Il y a tout un concours de circonstances qui fait que je suis arrivée particulièrement vite: un collègue prenait sa retraite, oui, c'est vraiment le hasard, toute jeune, j'avais à peine 27 ans, j'étais bombardée chargée de cours à temps plein.

J'ai été prise dans un engrenage. Cela devient une passion. On sacrifie tout de même pratiquement tout, les vacances par exemple, j'ai pris mes premières vacances, 15 jours à Pâques, à l'âge de 27 ans. J'avais la responsabilité d'étudiants âgés de 20 ans. Comme j'avais presque leur âge, nous avions énormément de contacts, j'étais très proche d'eux, c'était très agréable. Je pouvais me consacrer à des tas de choses. Je crois que malgré tout une femme se dévoue plus qu'un homme dans sa profession. Un homme vise l'ascension personnelle alors qu'une femme pense plus à ses collaborateurs, à leur avenir à chacun... un petit peu comme on pense à l'avenir de ses enfants.

Chronique: Au fond la fonction maternelle vous l'avez assumée au sein de l'université?

S.H.: J'essayais de ne pas faire de différence entre mes collaborateurs. Chaque fois que j'en voyais un en danger parce que les échéances approchaient, on s'arrangeait entre nous, on se disait on va prendre un petit peu plus de boulot pour le décharger et pour qu'il puisse se consacrer à son travail personnel. Et ça s'est toujours bien passé, mais seulement il faut y penser non? Il me semble qu'un homme n'agit pas de la même manière.

Chronique: Avez-vous eu l'impression d'être confrontée à des obstacles parce que vous étiez une femme?

S.H.: Non, honnêtement non. Je pense qu'à l'ULB, le principe d'égalité était respecté. Par contre dans les milieux scientifiques internationaux, j'ai eu l'impression qu'être une femme pouvait constituer un avantage et un inconvénient, un avantage quand cela marchait bien, quand vous étiez brillante, on disait, ah, ça pour une femme! mais si seulement vous faisiez la moindre gaffe, on ne vous le pardonnait pas. Mais à l'université, dans tout ce qui était commission scientifique, les jugements scientifiques étaient purs. Là où il y avait handicap c'était par exemple au Fonds National de la Recherche Scientifique, ce n'est plus le cas maintenant sans doute parce qu'on a introduit des femmes dans les commissions, mais dans le passé, à qualité égale, on préférait investir dans un homme. Une femme était susceptible de se marier, d'avoir des gosses. Un homme était considéré comme plus rentable.

En ce qui me concerne, je n'ai pas eu de problèmes, pas à l'université, mais quand j'ai terminé les sciences actuarielles, au moment où j'hésitais entre rester à l'université ou travailler dans une compagnie d'assurances... Aux A.G. où je m'étais présentée, on a tout fait pour me prendre mais à la Royale Belge, c'était fermé on ne voulait en aucun cas qu'une femme occupe un poste important.

Chronique: Pensez-vous qu'il y ait une percée significative des femmes dans les sciences?

S.H.: Il y a un renversement. Regardez la deuxième candidatu-

re mathématique, pour l'instant il y a 13 étudiants parce qu'il y a une baisse très considérable du nombre d'étudiants en math, 13 étudiants dont 12 filles. Remarquez qu'il y a toujours eu assez bien de filles en math. D'abord ce sont des études de 4 ans, donc pas très longues et en plus ce sont des études qui conduisent à l'enseignement. A l'époque j'avais hésité entre les math et la polytechnique et on m'avait dit mais enfin, vous imaginez, c'est tout à fait inutile, si vous faites la polytechnique, vous ferez quand même l'enseignement. On ne voit pas une femme sur un chantier, ou vous travaillerez dans un bureau d'études, ou vous ferez de l'enseignement, alors autant entrer directement à la faculté des sciences.

Maintenant les filles vont en polytechnique, elles sont minoritaires mais pour donner un exemple quand j'ai commencé à donner des cours à Solvay, il n'y avait pas de filles, aujourd'hui le pourcentage de filles est assez important. Ce qui veut dire que dans les professions de gestion, de finances, etc. il y a une espèce de percée. Les filles se placent bien. Une de mes anciennes étudiantes est directrice d'une grosse agence de la Générale et elle n'est sortie qu'il y a trois ans. Je pense que les polytechniciennes ont plus de facilités qu'avant, car pour avoir une situation après polytech, il faut avoir fait de la gestion, alors si une fille a le courage, en plus de ses études d'ingénieur de poursuivre des études de gestion, elle n'aura pas de problèmes.

Chronique: Est-ce qu'il y a des disciplines dans lesquelles l'augmentation de la proportion de filles a été plus frappante à part les maths?

S.H.: Dans tout ce qui conduit à l'enseignement, on constate une baisse de garçons, pas une augmentation de filles. De plus bon nombre de filles ne sont plus tentées par des carrières dans l'enseignement secondaire, et alors elles font l'informatique, les maths.

Mais il est certain que l'enseignement secondaire reste une profession qui est compatible avec le fait d'élever des enfants alors que d'autres le sont moins notamment à cause des absences dues aux congés de maternité.

Chronique: Cela représente très peu sur une carrière...

S.H.: Oui, cela ne représente pas beaucoup mais malgré tout la femme aime avoir une certai-

ne disponibilité pour son foyer, son ménage, et il y a une disponibilité non négligeable dans le secondaire que l'on n'a pas quand on fait une carrière d'homme. Ainsi ma carrière a été superaccaparante. Si vous voulez faire une carrière rapide et assez brillante, on vous impose tellement de choses que c'est incompatible, quasiment incompatible, avec les premières années de mariage, les enfants, etc... Quand un enfant est malade, s'il n'y a pas quelqu'un pour s'en occuper c'est épouvantable, je le vois bien avec mes collaboratrices, il faut qu'il y ait une mère ou une belle-mère, sinon quoi? Il faut dire que la vie scientifique exige une telle liberté d'esprit que terminer une thèse de doctorat en peu de temps, avec les contraintes qu'impose la maternité, est un problème. Vous voyez dans le domaine scientifique, il faut produire jeune il y a une telle évolution dans la science qu'il faut aller très vite. Si on interrompt pendant quelques mois, cela produit un énorme décalage.

Chronique: Est-ce que vous croyez que c'est tout cela qui décourage les filles de faire une carrière académique?

S.H.: Oui, il faut sacrifier beaucoup au départ. Je pense aussi que les femmes ne sont pas a priori dégoûtées de passer toute leur vie comme professeur dans le secondaire, alors que beaucoup d'hommes considèrent que ce serait une vie stagnante. La femme ne pense pas de cette manière parce qu'elle se dit que sa vie ne va pas se limiter à cela, qu'il y aura autre chose, précisément tout ce côté foyer.

Chronique: Connaissez-vous des femmes qui parviennent à cumuler doctorat et enfant?

S.H.: Avec des maris très compréhensifs, avec des aides familiales. Il faut avoir les moyens de se payer une servante à domicile parce qu'à chaque maladie d'enfant... Et puis une disponibilité, moi j'ai vu de jeunes collègues qui n'arrivaient plus à travailler à la maison avec un enfant qui pleure et qui finalement le mettaient pendant x mois chez les parents pour avoir la liberté de travail.

Chronique: L'institution est encore faite pour des hommes. Les femmes qui veulent s'y intégrer doivent-elles devenir des hommes?

S.H.: Oui, sinon il faudrait changer l'institution. On devrait par exemple comptabiliser dans une carrière scientifique, de la

même manière que l'on tient compte du service militaire, le congé de maternité pour les femmes, pas seulement 3 mois mais 6 mois. Evidemment le congé de maternité cela ne couvre pas tout. Sentimentalement, la femme est trop accaparée par un petit enfant, pour se consacrer à la recherche qui est un travail contraignant pas comme celui de vendeuse, dactylo...

Chronique: D'où pourrait venir le changement?

S.H.: On sent déjà des réactions en France. Des scientifiques français s'opposent à la mode de compétition et de jugement qui nous vient des Etats-Unis et qui est préjudiciable à la formation, à la culture et à l'équilibre de l'individu. En France certains souhaitent former au contraire des commissions tout à fait compétentes qui lisent les travaux de n'importe qui et relancent aussi les revues françaises.

Chronique: Vous avez été présidente de faculté, chose rare pour une femme?

S.H.: Je ne le souhaitais absolument pas. Cela devait se passer en 68 ou 69, comme l'université se démocratisait il fallait donc aussi élire un délégué au conseil d'administration, alors sans me consulter et en mon absence, j'ai été élue par mes collègues. On m'a toujours tout fait par surprise. Mes collègues se disaient qu'une femme apaisait mieux les querelles, il y avait de très gros problèmes de scission de sections et je crois malgré tout qu'une femme n'aime pas la bataille, elle peut arrondir les angles, arranger les choses. Les collègues ne peuvent pas être grossiers avec une femme comme ils le sont entre eux. Mais vous savez ça ne m'intéressait pas d'être présidente de sciences éco. J'avais d'ailleurs fait tous les secrétariats, ah oui! ça c'était une chose, comme femme on me collait tous les secrétariats. Il y avait aussi Mme Dorsinfagt qui est à la retraite, elle donnait l'anthropologie, et quand on se rencontre on s'en souvient toujours: les femmes faisaient tellement mieux le secrétariat, donc on a toujours été les secrétaires de toutes les facultés, de toutes les sections, de toutes les commissions. Plus tard quand je suis devenue présidente ce n'était plus la mode de faire faire le travail par les autres et j'ai pu encore le faire.

Chronique: Est-ce qu'un itinéraire comme le vôtre est encore possible?

S.H.: Il suffit d'être là au bon moment, d'avoir un dossier scientifique en ordre, quand quelqu'un prend sa retraite.

Chronique: Il y a deux façons d'être là? Ou bien par hasard ou bien on a du flair...

S.H.: Oui enfin je le fais un peu pour mes collaborateurs. C'est vrai, on peut prévoir, il se passera ça dans autant d'années et donc travailler dans tel ou tel domaine sera plus rentable. C'est évident. Je pense que si une succession s'ouvre à l'heure actuelle et que plusieurs personnes postulent avec les qualités requises, il n'y aura pas de problèmes.

Chronique: Que pensez-vous du féminisme?

S.H.: C'est difficile.

Chronique: Vous semble-t-il important, nécessaire?

S.H.: Je pense que dans le contexte universitaire pratiquement non. Peut-être avant à l'école... mais à l'ULB non, je ne dis pas que c'est la même chose dans les autres universités. J'ai senti en France parfois parmi les jeunes femmes qui faisaient de la recherche un certain mécontentement.

Chronique: Le rectorat vous intéresserait-il?

S.H.: Non, c'est trop politique. En plus c'est une charge d'une lourdeur telle qu'on doit renoncer à tout. Je me souviens d'une compétition pour le rectorat entre Mme De Brouckere et un autre candidat. Je pense que c'est parce qu'elle était une femme, mais peut-être pas assez féminine qu'elle n'a pas été élue.

Chronique: Pas assez féminine?

S.H.: Je crois qu'un homme attend alors d'une femme qu'en plus elle soit femme. Si elle ne se classe pas parmi les hommes, ni parmi les femmes, alors elle est inclassable et elle a moins de chance, je suis persuadée que L. De Brouckere aurait fait un excellent recteur, elle avait fait une excellente présidente de la faculté des Sciences et là il y a eu une réaction d'hommes vis-à-vis d'une femme qui n'était pas représentative de la féminité. Je crois que c'est l'aspect physique qui compte, c'est l'image que l'homme se fait de la femme. Donc une femme peut avoir des handicaps, même à l'Université de Bruxelles.

Une grande fille toute simple.

Je m'en suis souvenu récemment. Est-ce parce qu'on parlait beaucoup des femmes dans les sciences? Ce qui est sûr c'est que je me suis souvenu que la fille d'une ancienne connaissance avait fait la polytech à l'ULB et qu'elle n'avait jamais réussi à décrocher un boulot d'ingénieur. Je tenais là une interview du tonnerre pour Chronique, un petit bijou pour une féministe! J'ai donc vaincu ma timidité (eh oui, mine de rien, je suis timide) j'ai décroché le moyen de décommunication qu'est pour moi le téléphone et j'ai proposé une interview à mon oiseau rare qui m'a tout de suite laissé entendre que son histoire n'avait vraiment rien de sensationnel.

Caroll est donc arrivée ce soir là vers 19 h, juste après son boulot à Liège. Jeune femme de trente ans, sympathique et directe, l'estomac dans les talons car elle s'est mise au régime et nous nous sommes mises au travail qui ressemble très vite à une entreprise de démolition des idées toutes faites, exerce néanmoins toujours salubre. J'avance prudemment ma première question:

Chronique: Quelle section as-tu choisie à l'école?

Caroll: J'ai commencé par faire latin-math, puis latin sciences et enfin scientifique B.

Chronique: Pourquoi?

Caroll: Au départ, je n'ai pas choisi. J'ai été en latines parce que c'était comme cela et comme cela allait plutôt bien en math, j'ai gardé cette option.

Chronique: Tu n'as pas été une élève brillante?

Caroll: Ah non.

Chronique: Tu envisageais des études universitaires à ce moment-là?

Caroll: Non. Je n'envisageais pas grand chose à ce moment-là. C'était pénible et je n'ai pas fait la dernière année. J'ai pré-

paré le jury central où il n'y avait pas de néerlandais à présenter car c'est le néerlandais qui me donnait le plus de fil à retordre. En même temps j'ai préparé l'examen d'entrée en polytech et on le présentait en une fois au mois de juillet alors que le jury s'étagait sur trois mois, j'ai préféré présenter l'examen d'entrée en polytech pour avoir des vacances. Et je l'ai réussi.

Je commençais pour ma part à trouver que mon interview prenait une curieuse tournure. Où était la petite bûcheuse que j'avais imaginée? Où était cette fille qui avait juré de défier tous les tabous pour devenir ingénieure? Ramenons la au problème des femmes.

Chronique: Donc tu te retrouves en polytech. On est en 1972. Tu ne te dis à aucun moment qu'il y a très peu de filles qui entreprennent ces études?

Caroll: Jamais, je n'en savais rien. En fait c'était un défi que je relevais par rapport à mon père qui avait affirmé que je ne réussirais jamais.

Chronique: Combien y a-t-il de filles dans ton année?

Caroll: Quand je rentre, on est deux.

Chronique: Et combien de garçons?

Caroll: 150, le rêve!

Chronique: Les relations avec les garçons sont bonnes?

Caroll: Oui, avec les étudiants, pas de problèmes, surtout avec les étudiants des années supérieures. Par contre, il n'en est pas de même avec les professeurs.

Chronique: Concrètement que se passait-il?

Caroll: Il est difficile de donner des détails. C'est une ambiance, de petites réflexions, des regards. Des questions aussi «qu'est-ce qui vous a fait choi-

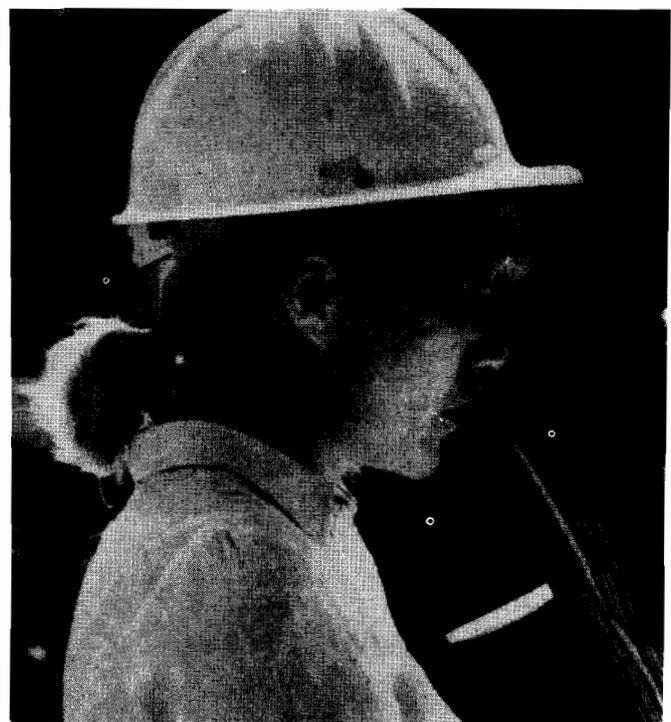
sir polytechnique?» alors qu'ils ne posaient pas cette question aux garçons. «Vous êtes bien sûre que c'est cela que vous voulez». Puis il y avait la réputation de certains professeurs d'être des buseurs et des buseurs de femmes. Ils ne pouvaient pas imaginer que dans la profession une femme puisse trouver sa place et donc ils les saquaient. Il s'agissait surtout du professeur d'électricité et là encore j'ai choisi la solution de facilité qui était adoptée par 60 % des filles pour l'éviter, je choisis d'aller en constructions civiles. Il existait pourtant des options plus féminines telles que la chimie, le physique ou l'informatique mais les constructions civiles étaient le seul endroit où il ne sévissait pas. Mais en constructions civiles, les gens nous disaient «mais est-ce que vous vous rendez compte que vous ne pourrez jamais travailler sur un chantier! Des femmes sur un chantier cela n'existe pas. Sur un chantier il n'y a que des hommes. Et puis il y a les étrangers, des

Nord-africains, des Musulmans, ce ne sont pas des gens qui obéissent à une femme. Ce n'est pas possible! De plus, c'est un métier dur, dans la boue, la pluie. Ce n'est pas un métier de femmes». En réalité, il n'y a pas que les chantiers, les bureaux d'études, cela existe aussi.

Chronique: Tu sors en 1978.

Caroll: Oui et je suis très contente d'en finir. Je commençais à en avoir plein le dos. Je me suis très bien amusée pendant 5 ans. J'ai fait la foire, la fête, je me suis amusée comme pas une, mais la 6ème année (car j'ai doublé l'année où mon père est mort), j'en avais marre et comme je trouvais que j'avais fourni un très bel effort et que j'étais très fière d'avoir terminé polytech, j'ai décidé de m'accorder un an de vacances.

Aïe, Aïe, cette interview ne va décidément pas dans la direction prévue. La jeune ingénieure fraîchement diplômée ne se lance pas du tout à l'assaut du bastion masculin qui la repous-



se avec dédain. Je dis brave-ment.

Chronique: Très bonne idée

Caroll: Oui mais ce n'était pas très constructif parce que dans mon idée, les vacances c'était ne rien faire. Cela, ne m'a pas amené grand chose si ce n'est de reculer l'échéance du moment où je serais amenée à devoir prendre une décision, le moment de faire le pas, les démarches pour trouver du travail.

Chronique: Tu aurais pu subsister sans travailler?

Caroll: Oui je disposais d'une petite rente.

Chronique: Donc tout t'était ouvert y compris de rester seule et de ne pas travailler? Pourquoi choisis-tu quand même de trouver un boulot!

Caroll: Ben, parce qu'il y a des messages parentaux qui disent que lorsqu'on a un diplôme, il faut travailler. Je n'ai pas de mari, je n'ai pas d'enfant, je ne peux pas passer ma vie à ne rien faire. Et puis la rente est un peu juste. Trouver du travail me semblait irréalisable. J'avais comme un énorme écran devant moi. Il me fallait trouver du travail et le cœur n'y était pas. J'y ai repensé énormément et en réfléchissant beaucoup plus tard, je me suis rendu compte que toute ma vie je n'avais jamais eu le choix, que mon père m'avait toujours imposé.

On ne discutait pas. C'était comme cela et pas autrement. Il avait été contre le fait que je fasse polytech mais il n'aurait pas été question que je fasse autre chose que l'unif et encore pas n'importe quoi à l'unif. «On ne fait pas biologie, qu'est-ce qu'on est quand on sort de biologie? On n'est rien! Il faut être médecin, avocat, dentiste.

Mais il avait été très content que je réussisse ma première polytech en première session alors finalement ingénieure, cela lui plaisait bien et des amis exprimaient leur admiration et finalement il trouvait cela fort drôle. Puis il est mort et je n'ai plus eu quelqu'un pour me dire quoi faire, j'ai vraiment été livrée à moi-même et c'est comme cela que je m'explique ce manque d'énergie, ce manque d'envie et ce manque d'imagination.

Chronique: N'empêche qu'après un an, même si tu le trouvais insurmontable, tu t'es mise en quête d'un boulot.

Caroll: Alors j'ai commencé à chercher. Je regardais les annonces dans le «Soir». J'avais vraiment l'impression que je n'en sortais pas seule, qu'il me fallait quelqu'un pour m'aider. J'ai pourtant passé quelques interviews dont je ne me souviens pas et je suppose que ce n'est pas par hasard. Ce qui revenait chaque fois c'est que j'avais trois handicaps. Je crois que c'était d'abord le manque d'expérience, puis j'étais une femme et enfin je ne parlais pas le néerlandais. En fait je n'étais pas très motivée. Je n'avais pas vraiment envie de devenir ingénieur. Leur mentalité ne me plaisait pas. Je m'en étais rendu compte dans ma 6ème année d'unif. Ces futurs ingénieurs n'étaient pas des gens très cultivés. Ils ne s'intéressaient qu'à la technique où à des problèmes très mathématiques. Les pays en dehors de la Belgique, il ne connaissaient pas, ni le cinéma, ni la lecture. Je n'ai jamais connu un milieu pareil et la pensée de travailler avec des gens comme cela ne m'enchantait guère. Ils ont dû le sentir que je n'avais pas vraiment envie.

Décidément cela va de mal en pis. Voilà qu'elle n'a plus envie du tout d'être ingénieure. C'est vrai que les ingénieurs ne sont généralement pas les gens les plus intéressants de la terre mais de là à me jouer un tour pareil! Revenons à la charge.

Chronique: Tu t'étais tout de même rendu compte que le fait d'être une femme créait un problème?

Caroll: Quand on me proposait un travail chez Beatson, c'était sur un chantier et un chantier, après ce qu'on m'avait dit comme horreurs, il n'était plus question que je mette le pied dessus.

Chronique: Pourquoi trouves-tu plus normal pour un homme d'aller dans la boue?

Caroll: D'abord, j'ai horreur de salir mes chaussures.

Chronique: Tu peux mettre des bottes.

Caroll: Oui bien sûr. Mais c'était principalement le problème de l'autorité sur les hommes qui m'effrayait. Je ne me sentais pas de taille à l'affronter. Et puis le fait d'avoir entrepris mes études en dilettante, je me suis dit que ne je devais pas être bonne. Puis le frère de ma copine est venu me chercher pour s'associer avec moi. Il savait que j'avais un peu d'argent. C'est tout ce que j'at-

tendais, moi, qu'on vienne me chercher. Une association tout-à-fait foireuse qui s'est très mal terminée. On a travaillé plus ou moins 2 1/2 ans ensemble. On faisait de l'importation. Degré de responsabilité zéro. J'avais tout juste le droit de me taire et de cracher. Lui était un vrai macho.

A propos, maintenant à Liège, j'ai été choisie pour mon diplôme.

Chronique: Tu es quoi?

Caroll: Maintenant je suis acheteuse en vêtements.

Chronique: Qu'est-ce que ça a à voir avec ton diplôme?

Caroll: Rien. Mais ils se sont mis dans la tête que si moi, ingénieure, je postule pour être acheteuse textile, c'est que je veux vraiment être acheteuse textile. J'étais en compétition avec une acheteuse professionnelle, de Sarma, de Prénatal et nous avons subi toutes deux, trois interviews. Plus tard j'ai appris pourquoi ils m'avaient choisie, moi. Ce n'était pas du tout à cause de mes compétences d'acheteuse, puisqu'elles étaient nulles mais le côté scientifique de mon raisonnement leur plaisait et c'est vrai que les acheteurs sont des gens imaginatifs mais pas du tout rigoureux. Finalement ce n'est pas très compliqué. Il faut savoir analyser les résultats et voir un peu plus loin.

Chronique: Et ainsi tu es à Liège.

Caroll: Oui, comme cela, je n'ai plus le problème du flamand, c'est important. Au départ, je n'ai pas tellement cru que j'allais accepter ce boulot. Pour moi, c'était l'angoisse complète de partir à Liège, 200 km par jour. En fait, je n'en voulais pas. J'avais subi les interviews parce que mon beau-père me disait qu'ainsi j'apprenais à répondre aux questions et ne pas apparaître complètement idiot.

Je me suis dit: moi, à Liège, jamais et quand ils m'ont dit que c'était moi qui avait été choisie, je suis presque tombée dans les pommes et je me suis dit: «les pauvres». Alors, j'ai dit que c'était très bien mais que je désirais d'abord mettre certaines choses au point avec le patron. J'ai donc été chez lui et je lui ai dit: si je travaille pour vous, il me faut une voiture. Je m'étais dit: s'ils ne me paient pas une voiture, ils ne m'auront jamais! Ils ont payé la voiture.

Et aujourd'hui je suis très contente. Ça c'est un boulot de

femme. C'est un boulot où on travaille tout le temps, intéressant, passionnant à la limite. La grande distribution est un secteur super-dynamique et là dedans, je me sens bien.

Chronique: Pourquoi l'appelles-tu un travail de femme?

Caroll: C'est tout-à-fait compatible avec une vie de famille, avec des enfants. Absolument!

Chronique: Tu te vois revenir à 7 heures du soir?

Caroll: Non, il faut habiter Liège. Moi, je me sens bien dans mon boulot, je me donne à fond, pas de problème. Je ne parle pas pour moi.

Chronique: Imaginons que tu ailles habiter Liège. Au fond quel est ton horaire?

Caroll: De 8 h 30 à 18 h 30.

Chronique: Tu parles de compatibilité avec la vie de famille!

Caroll: Je travaille autant parce que je le veux. Cela fait partie de mon boulot. Il n'y a pas encore un an que je travaille et c'est une entreprise en pleine expansion.

Tu veux que je te dise, moi ce qui me préoccupe plus que le problème ingénieure, pas ingénieure c'est qu'autour de moi, et je ne crois pas que c'est par hasard, je connais beaucoup de femmes qui ont pas mal de points communs, elles ont la trentaine, elles sont universitaires et célibataires, elles sont autosuffisantes au point de vue matériel et elles sont seules. C'est ça le gros problème. Alors tout le reste!

DECIDEMENT, RIEN NE ME SERA EPARGNE DANS CETTE INTERVIEW!

Chronique: Et pourquoi sont-elles seules?

Caroll: Pourquoi, dans mon esprit, elles sont célibataires? Les hommes qui auraient peut-être pu nous épouser n'ont pas accepté cet état des choses, cette situation sexuelle et matérielle. Nos mères ne travaillaient pas, ne faisaient pas d'études, se mariaient jeunes et faisaient des enfants. C'était plus ou moins comme cela, je suppose. Moi je suis entrée à l'université et j'ai terminé les études. On sortait de là à 23 ans si on n'avait jamais raté.

UN SURSAUT DE MILITANCE

Chronique: Tu ne crois pas que le problème pourrait venir des hommes, qu'on n'a pas envie des hommes tels qu'ils sont?

Nicaragua

Les femmes et la révolution sandiniste

Caroll: Je n'ai pas l'impression de refuser les hommes en bloc. J'ai franchement l'impression de faire peur aux hommes. Parce que je suis autoritaire, parce que je sais ce que je veux, que je prends des décisions et que je mène ma vie comme je veux avec ou sans homme. Je ne me vois pas m'enterrer avec un mec dans ma vie. Je vais faire tout sans mec, et je m'en fous complètement.

Chronique: En disant cela, tu as tout dit!

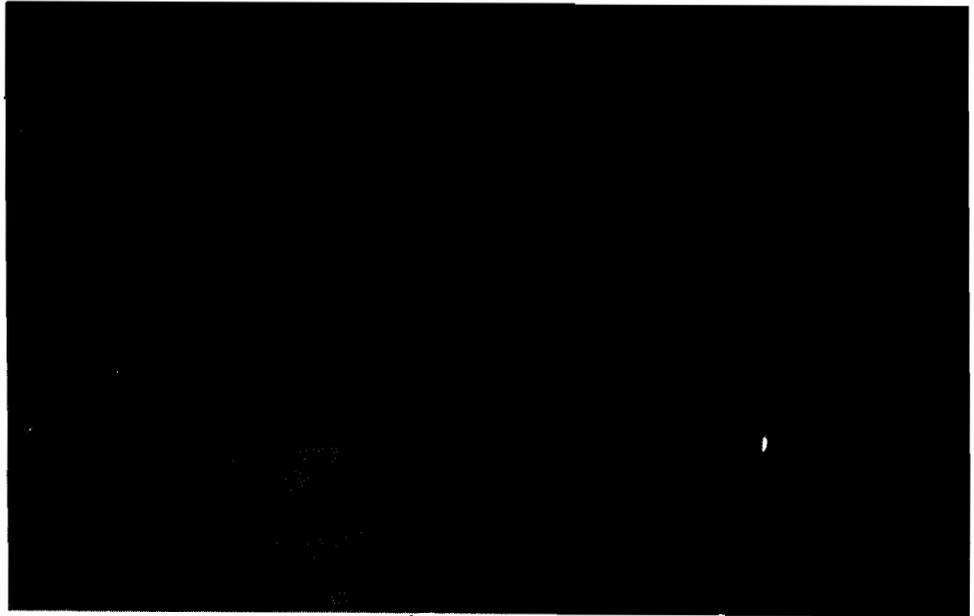
Caroll: Car ils se demandent où est leur place chez moi. Ils me l'ont déjà dit: et où est-ce que tu vas me mettre dans tout cela puisque tu es occupée, dois-je alors attendre chez moi près du téléphone? A présent, j'ai l'habitude. Je fais les trous dans les murs, je cloue, je répare, je fais des machins. J'ai fait des études techniques après tout. Il faut apprendre à vivre sans eux.

Chronique: Tu ne sembles pourtant pas t'être posé beaucoup de questions?

Caroll: J'ai commencé à me poser des questions beaucoup plus tard. Pendant mes études, c'était plutôt au ras des pâquerettes. En effet, cela ne me révolte pas. Je regarde cela avec philosophie et tout compte fait, je ne suis pas mécontente du poste que j'occupe maintenant. Ce n'est pas grave du tout. Et je suis très contente d'avoir fait des études.

Puis Caroll m'a posé une question à son tour: tu crois que mon cas est intéressant? Chère Caroll, tous les itinéraires de femmes sont intéressants. Le tien est tellement révélateur des multiples contradictions qui rendent si difficile leur insertion dans la vie professionnelle. Toi, on t'a poussée vers des études universitaires mais en même temps on a négligé de t'enseigner l'importance de subvenir à ses propres besoins, et d'assurer une carrière professionnelle. Des contradictions aussi dans la vie affective et le problème pour une femme de concilier Jules et autonomie.

Une interview réalisée par Edith Rubinstein.



«Les femmes du Nicaragua ne sont pas totalement libérées, elles ont obtenu la même chose que le peuple en général et doivent encore rompre une dépendance sociale, psychologique et économique.

Nous avons, il est vrai, des problèmes plus graves comme la menace d'une invasion.

Une femme du FSLN (Front Sandiniste de la Libération nationale)

Le 4 novembre 1984, des élections ont bien eu lieu au Nicaragua. Elles ont accordé la légalité aux Sandinistes par un impressionnant appui populaire. A la veille de ce scrutin, le Soir a publié la photo des «grands garçons» Sandinistes au pouvoir. Ils s'esclaffaient, leurs gestes décontractés cachaient à l'évidence une angoisse: celle d'une invasion américaine venant régler ce désordre-là.

Une crainte oh! combien historiquement justifiée, et ce, depuis le 19ème siècle où un certain Monsieur Monroe, ministre des affaires étrangères américaines, décréta que les Etats-Unis devaient assurer la paix dans tout le continent américain, de fait et de ce droit que l'on s'arroge.

Reagan n'osa pas, n'osa pas entreprendre un nouveau Grenade. Mais un pion perdu sur l'échiquier ne vous empêche pas de prolonger indéfiniment

vosre partie d'échecs.

Alors, quid des femmes au Nicaragua?

Puisqu'on sait que dans les mouvements révolutionnaires, après, on les renvoie au foyer. Que les femmes aient largement contribué à la chute de la dictature des Somosa (1936-1979) est une évidence, que beaucoup d'entr'elles aient mis au pouvoir les grands garçons Sandinistes de la photo du Soir en est une autre. Lutteuses, il semble qu'elles le sont. Et c'est ainsi que sous la domination espagnole décrétant qu'elles n'avaient pas à pourvoir les colonisateurs de petits esclaves, des femmes indigènes firent une grève du ventre. Tradition oblige, elles récidivèrent dans la lutte (de 1927 à 1934) contre la pénétration Nord américaine (toujours la théorie de Mister Monroe) mais en plus se firent «guerilleros». Et dans le creux infernal de la dictature Somosiste en 1969 certaines d'entr'elles, tentent de créer un mouvement de femmes. Une réunion dans un petit village. On les attend.

«Quand vint l'heure de la réunion, il y avait seulement 3 femmes... Nous sommes entrées dans le théâtre. Gladys (Joan Baez) est montée sur la scène et face à un public de femmes a

prononcé un discours qui, en résumé, disait que ce jour était un jour historique pour les femmes nicaraguayennes parce que, pour la première fois de notre vie, nous prenions la décision de nous réunir comme femmes, pour discuter de notre rôle dans la société nicaraguayenne. Et, en second lieu, parce que le théâtre vide nous démontrait incontestablement que nous avions beaucoup de travail».

Elles vinrent pourtant mais il a fallu beaucoup de patience. En 1977, naquit la première organisation des Nicaraguayennes. AMPRONAC (association de Mujeres ante la Problemática Nacional). L'AMPRONAC se veut une organisation autonome et ouverte à toutes les tendances donc toutes femmes confondues.

Les objectifs? Obtenir la participation des femmes dans l'analyse et la solution des problèmes sociaux. Défendre les droits des femmes nicaraguayennes et défendre les droits de tous.

Du général. Du bien important, c'est incontestable, mais rien qui montre, qu'outre la répression somosiste, il y a une répression machiste tout court. Les femmes de l'AMPRONAC estimaient que la priorité des priorités devait être réservée au rassemblement des forces et

de toutes les forces contre l'empire Somosa. Elles firent un gros travail et en deux ans (donc de 76 à 78), elles purent compter sur quelque 10.000 adhérentes. Et au fil des actions (grève de la faim, occupation d'Eglises, manifestations de solidarité en faveur de mouvements des femmes d'autres pays d'Amérique Latine) une idée chemina et la voici: «seule une participation des femmes à la vie politique, économique et sociale du pays peut garantir la destruction totale du système de discrimination et d'oppression des femmes».

En 1978 AMPRONAC s'intègre au MPU ou «Movimiento Pueblo Unido». Ce n'est pas rien puisque le MPU regroupe 22 organisations populaires coordonnées par le FSLN. Cette fusion déclenche un inévitable débat de classe. Lorsque une majorité se prononça sur cette phrase limpide: «l'organisation est anti-impérialiste, antisomoste, anticapitaliste antimachiste», bon nombre de grandes bourgeoises de l'AMPRONAC, s'éloignèrent. Délestée de ses ambiguïtés, l'AMPRONAC dotée jusqu'alors d'une vague idéologie humaniste se déclara «organisation prolétarienne en lutte pour un changement radical de la situation spécifique d'oppression de la femme». Des revendications se précisèrent: à travail égal, salaire égal, non commercialisation de la femme etc...

Et l'AMPRONAC rejoignit le mouvement Sandiniste ou FSLN: «nous nous sommes organisées pour être une force dans la lutte de libération parce que nous comprenions que si nous voulions lutter pour notre programme, nous devons par dessus tout, renverser la dictature». Magda Enriquez, actuelle dirigeante de l'organisation des femmes explique: «Cependant, nous autres, parce que femmes, nous souffrions plus que n'importe qui d'autre de la répression exercée par une des plus brutales dictatures des pays latino-américains. Non seulement nous étions violées par la Garde Nationale mais encore nous souffrions de la voir tuer nos enfants parce qu'ils étaient jeune et ne pouvaient être guerilleros... Toutes ces choses se sont accumulées au point que nous comprenions que la révolution ne pouvait se faire sans la moitié de la population du pays...».

Aussi dans les derniers assauts révolutionnaires, 30 % des forces sandinistes sont des guerilleros.

«Nous avons appris que nous pouvions diriger une bataille, que nous pouvions être à la tête

de d'un front. De fait, le Front Occidental de la Révolution Sandiniste, l'un des plus importants dans la lutte, fut dirigé par une femme, la Commandante Guerillera Donna Maria Tellez. A partir de cette expérience non seulement nous nous rendions compte de ce que nous étions capables de faire et que nous étions nées pour remplir d'autres rôles que ceux qu'on nous avait enseignés mais surtout l'image de la femme commença à changer...

Jamais nous n'avons beaucoup discuté en théorie de la libération de la femme. Jamais nous ne disions que nous étions égales, simplement, nous le démontrions sur le terrain de la bataille, sur les barricades dans les villes et dans les montagnes. Et grâce à ça, avec la victoire du 19 juillet 79, ce ne fut pas seulement le peuple nicaraguayen qui remporta sa première victoire importante mais encore nous autres, en tant que femmes, qui remportâmes une de nos victoires les plus importantes.

Et les lendemains, changent-ils?

Oui, des femmes cadres occupent des postes importants à l'intérieur de l'Etat. Une femme, Léa Guido, est ministre des affaires sociales (une affaire de femme tout de même).

Oui, l'AMPRONAC a eu les moyens de se transformer en une organisation qui intègre toutes les femmes. Elle s'appelle à présent AMNLAE (association de Mujeres Nicaraguayennes Luisa Amando Espinaza) (Luisa fut tuée en 1970).

La vaste organisation compte 17.000 femmes en 1980, 25.000 en 1981, 30.000 en 1983. C'est beaucoup et c'est peu.

L'AMNLAE représente les femmes au Conseil d'Etat et leurs revendications sont intégrées dans le programme du gouvernement, qui, par ce biais là, peut compter sur elles.

Pour la défense et la consolidation de la révolution sandiniste de nombreuses femmes participent aux campagnes d'alphabétisation (71 % femmes dans les villes, 45 % dans les villages), aux campagnes de vaccination (70 % de femmes).

Par ailleurs AMNLAE fait tout un travail en profondeur pour ouvrir les yeux et les oreilles des femmes et en partie au travers d'un journal mensuel SOMOS.

Il fallait des lois, les changer, les innover.

En voici quelques-unes:

1. la loi du «Statut Fondamental» (22 août 1979) qui proclame

l'égalité inconditionnelle de tous les citoyens, sans discrimination de sexe, de religion ou de race;

2. la loi des «Droits et garanties des Nicaraguayens» (21 août 1979) qui stipule l'égalité dans la famille. Il y est précisé que toute personne, homme ou femme, de plus de 14 ans doit être inscrite dans les statistiques comme travailleur. Rappelons qu'autrefois, le chef de famille était celui qui recevait le salaire de tout le groupe familial: les mineurs et les femmes n'étaient pas considérés comme travailleurs.

3. la loi des «Relations Mère-Père-Enfant» (3 juin 1982) organise l'égalité des droits et devoirs entre homme et femme vis-à-vis de leurs enfants communs. Cette loi remplace le concept de «puissance paternelle» qui garantissait au père la domination absolue sur la famille et ne considérait que les enfants légitimes.

4. la loi «concernant l'alimentation» (novembre 1982) oblige le père et la mère à garantir l'alimentation, l'habillement, la santé, le logement et l'éducation et à partager les tâches domestiques.

5. la loi «de l'adoption» changea bien des schémas. Autrefois seuls les couples ayant plus de 10 ans de vie commune et sans enfant pouvaient adopter. L'objectif principal de la nouvelle loi est l'enfant. Ainsi tant l'homme que la femme (et plus seulement les couples) peuvent adopter et l'âge requis a été abaissé. Après la victoire il y avait 40.000 orphelins...

6. La «Loi de protection du lait maternel» interdit la propagande commerciale pour les produits substitutifs au lait maternel qui incite la mère à l'utiliser au détriment de son propre lait (affaire Nestlé).

7. La «Loi de sécurité sociale» octroie dorénavant la pension aux veuves. De plus, cette pension est attribuée non seulement à la compagne légitime mais aussi à la compagne non légitime moyennant certaines conditions: avoir eu une période de vie commune, avoir des enfants en commun, etc...

8. la «Loi des moyens de communications» interdit l'utilisation de la femme comme symbole sexuel de propagande commerciale.

9. la «Loi interdisant la prostitution» dès le lendemain de la victoire.

10. la création d'un «Bureau de la femme» (1982), dépendant directement du gouvernement et géré par AMNLAE, coordonne tous programmes qui, tant dans le secteur public que dans le secteur privé, concernent la

participation et la promotion des femmes. Des déléguées de ce Bureau de la Femme travaillent dans chaque ministère.

11. La création d'un «Bureau légal de la Femme» au sein de l'INSSBI (institution apparentée à nos CPAS), le 8 mars 1983 offre un soutien légal et un suivi aux femmes ayant des difficultés avec leurs pensions alimentaires (compagnons négligents), leurs enfants ou victimes de mauvais traitements.

Progrès certes. Mais j'ai peine à dire (c'est tellement un lieu commun) que les lois ne changent pas les mentalités et les réalités.

Aussi je laisse le soin à Thomas Borge (Ministre de l'Intérieur) de faire cette déclaration: «83 % des femmes qui travaillent sont chefs de famille dans le secteur urbain marginal. A Managua, 49 % des chefs de famille sont des femmes et parmi celles-ci 85 % sont économiquement actives...». Au niveau national, près de 48 % des familles ont à leur tête une femme. L'abandon de la femme par l'homme est un phénomène tout à fait fréquent dans tout le Nicaragua. C'est pourquoi les droits des femmes reconnus depuis peu par la nouvelle législation sont difficiles à mettre effectivement en pratique. Ils supposent une révolution des habitudes et des préjugés tant du côté des hommes que du côté des femmes.

Il n'empêche que des politiques socio-économiques sont bien concrètement mises en place: création de centres de santé, d'un hôpital spécialisé dans les maladies féminines; création de banques de lait maternel; campagnes de vaccinations (baisse de la mortalité infantile de 120 à 94 pour 1.000; disparition de la polio); création de crèches tant dans les villes que dans les campagnes; campagne d'alphabétisation (régression de l'analphabétisme de 50,3 % à 12 %), création d'écoles primaires et secondaires et de centres d'éducation pour adultes, canalisations d'eau potable, électrification; subventions aux produits alimentaires de base; nouveaux marchés couverts; égalité des salaires; distribution des terres, etc...

Mais la nécessité de se défendre freine les dépenses sociales. Guerre toujours imminente sûrement, mais souhaitons que cette peur bien réelle ne soit pas prétexte pour faire tomber dans les insondables oubliettes, les revendications des guerilleros.

Rester une égérie ou devenir soi-même

De la comtesse romantique à Elsa Triolet par Dominique DESANTI

Mise en forme d'une conférence prononcée à l'Université des Femmes le 9 février 1984 par Dominique DESANTI, historienne, romancière et journaliste.



... Qu'est-ce qu'une égérie? C'est une inspiratrice, une femme qui essaie de faire passer son idée, son sens de ce qui devrait arriver, à travers un homme. Face à cette définition il y a deux attitudes, deux jugements possibles: on peut se dire, c'est une femme qui désire le pouvoir et qui, étant donné la condition féminine, n'a pas la possibilité de l'exercer, de ce fait elle tente de l'exercer par homme interposé; on peut se dire également, c'est une femme qui ne se donne pas le droit de faire quelque chose par elle-même et qui fait passer ce qu'elle a ressenti du réel, ce qu'elle croit être vrai à travers celui qui a droit à la parole, celui qui a le pouvoir de la parole et de l'action, c'est-à-dire l'homme. On peut donc porter deux jugements et avoir deux attitudes presque opposées, face à l'égérie.

Quelles Egéries?

Puis, à l'occasion de cette conférence, je me suis posé la question de l'égérie dans son ensemble et je me suis demandé d'abord quelles égéries il y avait justement et je me suis aperçue qu'il y en avait de très différentes et même opposées parce que celles que nous connaissons le plus ne savaient pas, et n'ont jamais su qu'elles seraient, étaient, sont devenues des égéries.

Béatrice, par exemple: d'abord elle est morte à dix-huit ans. Ensuite, cet homme qu'elle a à peine croisé, ce Dante, elle ne pouvait pas imaginer qu'il allait l'immortaliser, cela n'a pas pu lui traverser l'esprit. Donc elle a été une égérie malgré elle et il y a eu des égéries qui ne voulaient pas l'être.

A l'opposé, de même qu'il y a

des professionnels dans le sport, je dirai qu'il y a des égéries professionnelles. Par exemple, toutes les dames qui tiennent salon. Je suis absolument convaincue qu'il y a des dames qui font des académiciens, qui poussent tel ou tel dans les postes de pouvoir. Pour moi, ce sont des égéries professionnelles. Et je dirai que ces femmes extrêmement séduisantes du 18ème siècle - certaines vraiment sont adorables, on le voit dans leurs lettres et dans celles des hommes qui parlent d'elles- ces femmes faisaient quand même un peu profession d'égérie. Julie de Lespinasse est une charmeuse, et une séductrice, une femme d'une intelligence absolument hors pair qui désirait que les hommes puisent leur inspiration en elle. Mme du Deffand aussi, très ouvertement; Mme Du Châtelet également et il y en a eu tout au long du 19ème siècle et même au début du 20ème où Mme Verdurin constitue, je crois, la caricature mais aussi le portrait aigü, cruel, profond de l'égérie professionnelle.

Ces femmes de salon y consacraient toute leur énergie, surtout au 18ème siècle. Elles liaient énormément, elles faisaient des mathématiques, elles étudiaient les sciences, elles auraient pu être pour elles-mêmes, comme nous dirions maintenant. Elles étaient d'un très bon niveau, mais elles n'imaginaient pas de prendre la parole, très peu d'entre elles l'ont prise, elles l'ont laissée aux hommes, elles les ont inspirés.

J'ai découvert aussi qu'il y avait des égéries conscientes de l'être qui donnaient, mais qui savaient très bien qu'elles faisaient don à bon escient, si j'ose dire. Prenons par exemple Juliette Drouet, l'égérie majeure de Victor Hugo. Juliette, pendant cinquante ans, a gardé tous les petits billets scribouillés de son grand homme et il lui en envoyait quatre à cinq par jour. Elle les gardait, et c'est un très bel acte d'amour, mais elle avait parfaitement conscience aussi que cela la consacrait. Je ne sais pas si elle savait qu'elle deviendrait une héroïne, un objet de biographie, mais elle avait pleinement conscience de donner à un génie et non pas à un homme ordinaire et son don était reconnu par ce génie et la façon dont il l'honorait en somme, en lui écrivant constamment, en lui montrant qu'elle était au centre de ses pensées. Une autre grande égérie, c'est Louise Colet. Sa correspondance avec Flaubert, était une vraie correspondance. Elle ne disait

pas «comme c'est beau maître, comme vous avez raison», elle s'exprimait, mais elle avait foi dans le génie de celui à qui elle parlait, avec qui elle parlait par lettres et qui était, rarement il faut le dire et accessoirement, son amant mais surtout son correspondant.

Et c'est ainsi à travers trois types d'égéries que je me suis aperçue, sans savoir au fond ce qui inconsciemment m'avait déterminée que j'avais choisi pour héroïnes de mes livres successivement deux femmes, qui ont refusé d'être des égéries, Marie d'Agoult, l'inspiratrice de Liszt pendant quatre ans, et Elsa Triolet. Je ne me suis rendu compte qu'il y avait ce lien entre elles deux qu'en réfléchissant à mon exposé de ce soir. Je croyais avoir choisi deux moments de la prise de conscience féminine, je ne me rendais pas compte que simplement c'étaient deux personnes qui m'avaient attirée, et qui très visiblement ont un lien.

Marie d'Agoult

Tout de même, je l'ai choisie parce qu'elle avait réussi, avec quelle difficulté à devenir Daniel Stern. Réfléchissons un instant au destin de cette femme. La comtesse Marie d'Agoult, née de Flavigny, est née en 1804, elle était donc jeune femme sous la Monarchie de Juillet, que d'ailleurs son aristocratique famille trouvait extrêmement bourgeoise et parvenue. Elle avait été absolu-

ment traumatisée par son mariage, avec un très brave homme pourtant.

Je crois qu'il était très gentil parce que j'ai lu ses lettres, que par hasard quelqu'un de la famille m'a montrées après la parution de mon livre. Charles d'Agoult était parfait, c'était un homme de son temps, un officier légitimiste de son temps, il ne pouvait rien comprendre à cette jeune femme qui avait l'ambition de comprendre le monde et peut-être de devenir elle-même. Il se disait, nous avons des enfants, un château, un salon à Paris, elle est belle, tout le monde est à ses pieds (elle est d'ailleurs parfaitement vertueuse), donc elle est heureuse. En fait, elle était affreusement malheureuse. Sa nuit de noces a été pour elle quelque chose d'épouvantable qu'elle n'a jamais pu oublier. Et puis, en 1834, elle a donc vingt-huit ans et deux enfants, elle rencontre celui dont tout le monde parle, le sylphe, l'elfe, l'ange de la musique, Franz Liszt. Il a quelques années de moins qu'elle, il a été un enfant prodige, il est célèbre dans l'Europe entière, c'est-à-dire pour l'époque dans le monde entier. Ce n'est pas un aristocrate du tout. Son père était intendant, il est donc presque un fils de domestiques, mais il a du génie. C'est la flambee, c'est le coup de foudre. Lui a cru voir s'incarner un rayon de lune parce qu'elle était très blonde, et elle, a cru voir s'incarner la poésie, la musique,



tout ce qu'elle aimait. Elle avait une très jolie voix et elle dit: «Moi je chantais comme une noble demoiselle qui a un peu le sens de la musique et lui, il avait du génie».

C'est une histoire merveilleusement romantique avec des moments atroces. Sa petite fille tombe gravement malade. Elle fait serment que si son enfant vit elle ne reverra plus jamais Franz. Alors elle rompt, mais la petite fille meurt et elle devient à moitié folle. Elle finit pourtant par revoir Franz et en tout cas en 1835 elle le suit. Cela a duré quatre ans. En quatre ans ils ont eu trois enfants. Blandine qui mourra jeune en ayant son premier bébé; Cosima, qui deviendra Cosima Wagner et qui vivra 90 ans; Daniel, le fils, le dernier né, qui naîtra en 1839 alors que tout est déjà fini entre son père et sa mère et qui mourra à vingt ans.

Imaginez maintenant la société de 1839 à Paris. La comtesse d'Agoult, séparée de son mari, ayant fait un scandale incroyable, revient, s'installe, et bien entendu son milieu natal ne comprend même pas qu'elle ose exister encore après un scandale pareil. Sa fille légitime, celle qui survit, Claire, est au couvent et Charles d'Agoult hésite beaucoup à lui faire rencontrer sa mère. Elle est donc elle, la mère de trois bâtards, je ne sais pas si vous imaginez la situation. Evidemment elle a beaucoup d'argent. Elle ouvre une maison superbe. Aussitôt ses anciens amoureux reviennent et il y en a de nouveaux:

Vigny, Sainte-Beuve (très amoureux Sainte-Beuve, il adorait consoler les femmes qui étaient malheureuses par un autre, Adèle Hugo, Marie d'Agoult) et puis un homme que je trouve très charmant, bien que ses idées ne soient pas exactement celles que j'aurais eues à cette époque, je pense, le Napoléon de la presse, Emile De Girardin. Un homme qui a rénové complètement le journalisme français, qui a fait entrer la publicité dans les journaux, ce qui n'est pas toujours un bien, mais c'était un moyen de rendre les journaux indépendants des caisses noires du gouvernement.

Marie d'Agoult n'avait que le choix. Elle pouvait continuer à donner son énergie à un homme, à donner son amour, à donner son intelligence qui était très grande, son don d'expression, tout ce qu'elle avait donné à Franz Liszt constamment.

Daniel Stern

Mais elle veut être elle-même. Sans être sûre de son talent, toute sa vie elle a eu le désir d'écrire, et maintenant, elle va le faire. Or, elle était dans une situation un peu difficile parce que la seule personne qui pouvait l'aider à écrire c'était George Sand, la seule personne féminine j'entends et elles s'étaient brouillées après avoir été très amies.

Il faut dire que G. Sand avait fait quelque chose d'inouï, que vous jugerez vous-mêmes, moi je ne veux pas porter de jugement. Elle était en froid avec Balzac et elle voulait regagner son amitié. Quel est le plus beau cadeau qu'on puisse faire au romancier le plus prolifique de sa génération, quelque chose qu'il accepte à coup sûr, qui est bien plus beau que tous les diamants du monde? Un sujet. Elle lui a donné un sujet, l'histoire de Marie d'Agoult, Franz Liszt et elle, qui s'est passée à Nohant. Vous n'avez qu'à lire «Béatrice ou les amours forcées d'Honoré de Balzac» et vous verrez. Il y a une femme de lettres, bonne, douce, généreuse, qui donne toute son énergie à la fois à son œuvre et aux êtres qu'elle aime: c'est G. Sand bien sûr. Et il y a une bonne femme absolument insupportable qui arrive de Paris, odieuse, vieillissante et ridicule, accompagnée d'un maestro qui n'est pas flatté non plus par Balzac. Visiblement il l'agaçait, l'elfe de la musique. C'est un maestro à l'italienne, assez ridicule et il y a un charmant jeune homme, qui visiblement est amoureux de la femme de lettres si bonne et si gentille, mais la coquette parisienne met le grappin dessus bien sûr et cela finit très mal pour tout le monde.

Et au moment où Liszt abandonnait Marie d'Agoult après lui avoir expliqué que malgré leurs trois enfants, au fond il s'était trompé, ce n'est pas elle qu'il aimait, à ce moment «Béatrice ou les amours forcées» d'Honoré de Balzac était en train de paraître dans une revue par fascicules et ils ont dû le lire ensemble en Italie avant qu'elle ne revienne à Paris. Pour être dur, c'est dur quand même et voilà pourquoi Marie était brouillée avec George. Mais elle avait besoin de George et elle essayait de retrouver son amitié et puis elle s'est servie, je dois le dire, de la plateforme que lui offrait Girardin et elle est devenue Daniel Stern. Elle a écrit beaucoup d'articles, des essais, un roman qui n'est pas formidable «Mélila», et pen-

dant la Révolution de 1848 elle a été, à nouveau, mais pour son propre compte, l'inspiratrice de Lamartine. Il est vrai que ses idées passaient à un homme, mais après, elle en a fait un livre «Histoire de la Révolution de 1848» que tous les historiens jusqu'à il y a quelques années ont pillé sans jamais le citer.

On citait «Choses vues» de Victor Hugo et on ne citait pas Daniel Stern. Cette femme n'était donc pas une féministe consciente, elle n'allait pas jusqu'au bout d'un féminisme ébauché (elle n'a pas compris du tout Flora Tristan, mais G. Sand non plus), elle a quand même réussi cette reprise de son énergie et cet accomplissement d'elle-même. Même si elle n'a pas été un grand écrivain, elle est quand même devenue un écrivain et c'est cela qui m'a beaucoup frappé.

Dans mon livre, je la prends au moment où elle et Liszt se sont quittés, c'est-à-dire quand l'histoire romantique est derrière elle et qu'elle se demande ce qui va lui arriver. Il y a des phases de rupture dans toutes les vies, des moments où l'on se trouve vraiment au bord du gouffre sans garde-fou. Quoi faire? Vous me direz que si elle avait été pauvre cela aurait été moins facile. Ce qui est absolument vrai étant donné la condition féminine et la société de son temps, où peu de choses étaient ouvertes aux femmes, mais elle a eu cette énergie tout de même peu banale, de forcer son sentier quel qu'en soit la largeur et elle a été une des premières à le faire.

Elsa...

Marie d'Agoult est morte en 1876 et vingt ans après est née à Moscou, et c'est absolument sans rapport, la deuxième fille d'un avocat juif et russe, Maître Kagan, qu'on a prénommée Elsa. Elle était la deuxième, la première s'appelait Lili. La première était rousse. Description esthétique totalement hors de propos? Pas du tout. La première était rousse avec des yeux, je cite un poème «des yeux de marrons qui flambent». Elle traînait tous les cœurs après elle et pour commencer les cœurs de ses parents. Du moins, c'est ce qu'imaginait la deuxième née, Elsa, qui aussitôt s'est sentie la mal aimée. C'est très difficile dans une famille que chacun se sente aussi aimé que l'autre et on ne sait pas à quel signe un enfant croit que vous préférez l'autre. A cinquante ans, Elsa disait encore à Clara Malraux: «Vous ne pouvez pas savoir ce que c'est quand on a quinze ans, qu'un garçon pousse la porte de votre maison et qu'on sait que c'est pour votre sœur». Elle a eu ce sentiment toute sa vie. Lili très vite, se marie, avec un fils d'antiquaire riche, qui s'appelait Ossip Brik. Il s'intéressait aux idées avancées, comme on disait, et il écrivait sur les écrits des autres des considérations avancées. J'emploie le langage du temps, bien entendu. Bientôt, Lili et Ossip deviennent comme frère et sœur. Leur couple s'est défait mais ils sont toujours restés ensemble. La petite a seize ans. Elle a très rapidement expédié ses études. Elle adore la poésie. A une soirée de poésie, elle voit une



Daniel Stern

espèce de géant incroyable, qui martelle des mots en les lançant comme on lance un marteau sur l'enclume, qui démolit complètement la langue russe, qui hurle, qui gesticule et devant l'estrade, il y a un énorme panonceau «Vladimir Maïakovski, Tragédie». La tragédie c'était lui. Il s'offrait ainsi lui-même en héros de tragédie. Bien qu'elle dise qu'il l'agaçait et que sa mère était outrée par ses mauvaises manières, elle a subi très fortement son empreinte. Mais un jour il a rencontré la fille aux yeux comme des marrons qui flambent et à la chevelure comme du feu et il a écrit immédiatement «c'est toi que je chante, maquillée et rousse». Alors la petite Elsa est devenue la tendre confidente de ses humeurs qui étaient terriblement changeantes, des tragédies qu'il ne cessait de traverser, des amours qu'il ne cesse d'avoir et de ses repentirs. Elle est devenue son porcelet gris.

Imaginez l'enfant mal-aimée, qui a cela en elle depuis tout le temps. On ne sait pas ce qui s'est passé: on ne le saura jamais.

Aragon a dit quelque chose de très touchant dans les Oeuvres Croisées: «J'étais absolument bouleversé par une phrase d'un roman d'Elsa Triolet, un roman très tardif: «Mes parents faisaient pour moi tout ce qu'ils pouvaient, mais voilà, je ne leur étais pas sympathique». Et c'est le sentiment qu'elle avait, c'était probablement faux, mais en tout cas elle avait une terrible revanche à prendre. A ce moment-là, la guerre est tombée sur tout le monde et après la guerre, la révolution est tombée sur tout le monde. Maïakovski en est plein de la révolution, naturellement. Lili le suivait dans la révolution et Ossip Brik les suivait tous les deux. Elsa était tout ce qu'il y a de plus sympathisante de la révolution, seulement dans le quotidien, vivre une révolution, ce n'est pas facile. Vous pouvez donner votre service à thé en argent pour avoir un morceau de savon. Elle, elle adorait déjà la poudre, les fards, les parfums, les soieries, tout cela, c'est absolument terminé.

... Triolet

Comme elle parlait parfaitement le français -les deux sœurs avaient eu une gouvernante, bien entendu, elles avaient eu aussi une miss anglaise et une fraulein allemande, c'était comme cela dans leur milieu- un jour, elle a rencontré un officier français. C'est fou ce que nous autres français, nous avons envoyé de missions en Union Soviétique.

Tout au début, certaines missions n'ont pas du tout réussi au gouvernement français, en ce sens que la presque totalité de la mission passait au rouge, comme on disait, c'est ainsi que Jacques Sadoul, a fondé le premier groupe communiste français à Moscou. Donc, l'officier français qui rencontre Elsa, c'est André Triolet. Il ne faisait pas de politique, et en avait un peu assez du Chemin des Dames, de Verdun et de toutes ces beautés, et comme on cherchait des volontaires pour la Russie, il s'y est fait envoyer. Il rencontre cette petite Elsa qui n'a qu'une idée, c'est de partir. La grande dame du communisme français avait envie d'avoir du savon pour se laver et de manger convenablement. Lui était célibataire et il l'aimait.

Il a fait sortir Elsa de Russie, d'ailleurs avec sa mère qui elle est allée à Londres, et il l'a épousée. Il l'a emmenée à Tahiti. Elsa s'est ennuyée. Elle est revenue en Europe. Ils s'étaient séparés, elle s'est retrouvée dans le Berlin de 1922-23 en pleine inflation: le matin pour 50 millions de marks, vous aviez une paire de chaussures et le soir, pour les mêmes 50 millions, vous n'aviez qu'un journal. Elsa retrouve une grande partie de la colonie russe qui avait le droit de venir à Berlin sans visa grâce à l'accord de Brest-Litovsk entre l'Allemagne vaincue et le gouvernement issu de Lénine.

Gorki était sur les bords de la Baltique, pas loin de Berlin, et toute la colonie des intellectuels russes, Nobokov en particulier, se trouvait à Berlin. Elsa donc, arrive à Berlin, et là, pour la première fois, elle fonctionne, pour employer ce terme à la mode, comme inspiratrice, comme égérie auprès de Viktor Chlovski, qui deviendra un grand linguiste avant de tomber en disgrâce. C'est un vieux bolchevik, qui tombe éperdument amoureux d'Elsa, et elle, elle joue les héroïnes stendahlennes. Transposé dans le Berlin de 1923, cela signifiait que Chlovski avait le droit d'apporter les lettres quotidiennes qu'il lui écrivait et de rester pendant qu'elle les lisait, après quoi, elle lui répondait. Viktor Chlovski a fait un livre de cet amour qui l'a fait tant souffrir et qui n'a rien obtenu en retour. «Zoo ou une histoire qui n'est pas d'amour». Il l'a montré à Gorki, et ce que Gorki a trouvé de mieux dans le manuscrit, ce sont les lettres de la femme. Chlovski se précipite chez Elsa pour lui rapporter ce jugement. Elsa se précipite chez Gorki et elle l'écoute parler pendant trois jours. Il y avait toujours un cercle qui écoutait parler le

maître du réalisme et du socialisme, on ne disait pas encore du réalisme-socialisme à ce moment-là. Et elle se décide à écrire. Elle écrit deux livres, en russe bien sûr. «Tahiti», c'est son expérience tahitienne et ses souvenirs d'adolescence «Fraise des bois», car c'est ainsi qu'on la surnommait quand elle était petite.

Paris

Puis elle s'aperçoit qu'elle ne peut plus vivre à Berlin en faisant des navettes continues à Moscou pour retrouver Lili, Maïakovski et Ossip Brik. Elle vient à Paris, elle s'établit à Montparnasse dans un petit hôtel qui s'appelait l'hôtel «Istria» et elle écrit «Camouflage», un livre tout à fait autobiographique où elle se scinde elle-même en deux, se décrivant sous un double personnage. C'est elle qui écrit, elle n'est pas une inspiratrice. A Moscou personne ne veut le publier jusqu'à ce qu'un très grand écrivain Isaac Bebel (auquel sont arrivées les pires horreurs sans qu'Aragon et Triolet interviennent, mais c'est une autre histoire), qui publiait tout ce qu'il voulait en 1928, l'aide à arranger son manuscrit et le fasse publier. Tout le monde trouve que c'est un livre complètement suicidaire, et que si Elsa continue dans cette voie là, elle va en finir. D'ailleurs, à la fin du livre l'héroïne n'a le choix qu'entre l'asile psychiatrique ou le bordel. Elle choisit le bordel, mais nous ne savons rien de plus, nous ne savons pas ce qui est arrivé.

Et le 6 novembre 1928, comme chacun sait, au bar de la Coupole, c'est la rencontre historique, entre Elsa Triolet, auteur de trois livres et un homme, d'un an son cadet, Louis Aragon qui est l'un de ces terribles surréalistes, qui font tant de scandale à Paris. Mais des scandales, Elsa Triolet en a vu d'autres franchement avec les futuristes, rayonnistes, suprématistes russes d'avant et immédiatement après la révolution, qui avaient le désir de casser la langue, de casser les conventions de l'art, de faire un théâtre différent, une peinture différente, une poésie différente. Elle n'est donc pas choquée, ni lui d'ailleurs, par les surréalistes, mais elle ne les aime pas trop.

Aragon avait tenté de se suicider deux mois auparavant pour une autre femme, Nancy Cunard, une anglaise millionnaire, excentrique, qui fréquentait les milieux surréalistes, écrivait des vers, et qui était belle, élégante, capricieuse, impitoyable. Donc cet homme sortait d'un suicide qui était plutôt un

appel à l'aide parce qu'il s'était quand même arrangé pour qu'on le trouve. Et en face de lui il y a une femme qui a écrit un livre dont ses amis lui disent qu'il est suicidaire.

Que s'est-il passé entre eux? Il faut quand même voir les choses dans la réalité. Aragon, déjà à l'époque, très certainement était bi-sexuel. Elsa le savait-elle? Je prétends moi, qu'elle ne pouvait pas l'ignorer. Elle n'aurait en tout cas pas pu l'ignorer longtemps car on parlait déjà beaucoup à Paris de quelque chose qui allait devenir tout à fait public, l'enquête sur la sexualité entreprise par la revue «La Révolution Surréaliste» où Aragon et Queneau sont les seuls à se dresser contre la phobie anti-homosexuelle d'André Breton qui est tout à fait délirante. Aragon disait «Je considère l'homosexualité comme une sexualité et je ne vois pas pourquoi l'interdire ou la juger», mais c'était très hardi pour l'époque. Aujourd'hui, dire le contraire ce serait se faire montrer du doigt, mais nous sommes en 1928 et Freud est à peu près totalement rejeté en France sauf par les surréalistes. Les psychiatres français ont publié sur Freud, qui avait presque fini d'écrire son œuvre en 1928, un amas d'inepties. J'ai lu une thèse de médecine d'il y a environ vingt ans où l'auteur a réuni simplement, de façon un peu systématique, les opinions des psychiatres et d'une façon générale des médecins français sur Freud, ce n'est pas croyable, on ne peut pas croire que c'est vrai. Par conséquent, la position d'Aragon était assez originale pour qu'Elsa se soit au moins posé des questions et ensuite il est probable que tout de même elle a eu une expérience vécue. Ce n'est pas une petite fille qui sort d'un couvent, c'est une femme qui a été mariée, qui a connu pas mal d'hommes dans pas mal de pays et qui peut juger.

Aragon

Aragon avait besoin de quelqu'un qui joue un rôle à mi-chemin, quand je dis à mi-chemin il y en a trois ou quatre, de la mère, de la sœur, du copain et naturellement aussi de celle qui toujours le suit et l'approuve. Vous connaissez son histoire. C'est un enfant naturel, ce qui serait banal si cela ne se passait pas dans une famille archi-bourgeoise et archi-pieuse. La grand-mère de cet enfant naturel a été tellement épouvantée par la situation qu'elle a inventé un mythe, le mythe qu'elle avait des amis qui étaient morts dans un accident en laissant un bébé et



Portrait du couple «Roya» par Boris TASHLITZKI

qu'elle, la grand-mère, avait adopté ce bébé. De ce fait, la grand-mère devenait la mère adoptive, la vraie mère devenait la sœur adoptive, les sœurs de la vraie mère qui étaient donc les tantes, devenaient également les sœurs adoptives, et cet enfant a toujours senti ce mentir-vrai dont il a caractérisé son écriture: c'est qu'il a été élevé dans le mentir-vrai.

Il voyait son père, dont on lui disait que c'était son parrain et son tuteur, et il voyait bien que cet homme rendait sa mère malheureuse et la faisait pleurer. Il ne comprenait pas du tout pourquoi. Cet homme avait une haute situation, il avait été préfet, il avait été député.

C'est donc une rencontre fantastique qui s'est produite entre ces deux désespérés, Elsa et Aragon, mais ils ne le savent pas. Lui, que sa mère adorait, qui était aimé mais qui était mal dans la société et elle qui s'était toujours sentie mal-aimée. Elle était prête à ce rôle d'inspiratrice, elle était prête à l'écouter, à l'entendre, mais el-

le avait besoin de lui, elle avait besoin d'un compagnon et que ce compagnon soit Français puisqu'elle vivait en France. Si elle s'était fixée en Allemagne, il lui aurait fallu un allemand, elle avait besoin de quelqu'un d'enraciné pour elle qui se sentait déracinée, suspecte, dans une France si bourgeoise. Comme elle avait un passeport soviétique, on la considérait comme une espionne, en tout cas c'est ainsi qu'elle le ressentait. En réalité, les Français ne sont pas spécialement ouverts aux étrangers et ils la considéraient simplement comme une étrangère.

Ces deux êtres se sont rencontrés mais il y avait là une intéressante disparité: la femme avait une volonté et une force de caractère absolument exceptionnelles, l'homme avait le génie de l'expression et une immense faiblesse de caractère. Le premier heurt, c'est le conflit entre Elsa et les surréalistes, qui étaient comme la véritable famille d'Aragon, et sur-

tout André Breton dont on connaît le caractère tyrannique. André Breton excluait à tour de bras du groupe surréaliste, il a exclu plusieurs fois Philippe Soupault, il a exclu tout le monde... sauf Aragon. Aragon s'arrangeait toujours pour rester.

Elle n'était pas éblouie par la nouveauté du surréalisme. Cela lui rappelait des choses qu'elle avait déjà vues en Russie. De plus, elle avait un goût très classique, traditionnel du récit et surtout elle est entrée immédiatement en conflit politique avec Breton. Breton était Trotskiste, alors que Trotsky était déjà en disgrâce, et Elsa disait «je ne fais pas de politique, mais je suis pour le gouvernement de mon pays». Breton la traitait de stalinienne et refusait que cette espionne vienne aux réunions bi-quotidiennes du groupe au Café Cyrano, Place Blanche. La tension était à son comble. Aragon était très fuyant, c'est lui qui le raconte. Il parlait et Elsa ne savait jamais s'il allait revenir. Ce n'est pas de tout repos d'être égérie les premières années. Comme dit Aragon, je lui laisse la parole: «Elsa Triolet a montré envers la personne assez impossible que j'étais alors une très grande patience qu'elle n'a pas toujours eue... puis il s'est repris, c'était au cours d'une interview... je veux dire qu'elle n'a, j'espère, pas toujours eu besoin d'avoir par la suite». En tout cas, elle l'avait.

Voyage en Russie

Et en 1930, par téléphone, des amis leur annoncent le suicide de Maïakovski. Elsa sait bien qu'il s'est suicidé sans doute parce qu'il buvait, sans doute parce que ses amours ne marchaient pas, mais surtout parce qu'il ne pouvait plus donner sa mesure dans son pays. Or c'est un homme qui ne pouvait pas s'exiler parce que sa patrie c'était la langue, il ne croyait qu'en elle. Il aimait aussi la Russie, c'était un paysan, un homme très enraciné qui avait besoin d'être là, dans ses forêts de bouleaux.

Maïakovski donc se suicide et Elsa conçoit un projet dont je ne suis pas arrivée à me rendre compte s'il était totalement inconscient au début ou non. En tout cas elle obtient pour Aragon et pour Georges Sadoul, deux invitations pour un Congrès international d'écrivains en URSS. Aragon, qui ne sait pas un mot russe, vient donc sur le terrain d'Elsa. Elle est son interprète, son introduitrice, il est en condition de dépendance par rapport à elle. Elsa

dans cette affaire risque le tout pour le tout car il est fort possible qu'Aragon déteste Moscou. En 1930, il y régnait encore une demi liberté. Il y avait déjà des arrestations, mais on écrivait encore, on peignait encore, on pouvait encore faire du théâtre. «La beauté sera convulsive ou ne sera pas» a dit Rimbaud et les surréalistes en avaient fait leur devise: pour les convulsions, à Moscou, on était servi. Aragon a adoré. Elsa dira plus tard qu'elle n'a jamais vu quelqu'un s'éprendre d'un pays comme Aragon s'est épris de l'Union Soviétique.

A ce congrès, il se comporte d'une façon provocante qui prouve qu'il ne comprenait rien aux événements. Alors que les amis de Lili Brik et l'entourage d'Elsa attendent que ce Parisien prône une très grande liberté d'expression, en particulier pour les poètes d'avant-garde, lui, il se croit au Café Cyrano où les paroles n'ont aucune importance, il réclame que tout passe par les correspondants ouvriers.

Les écrivains et les poètes russes sont atterrés bien entendu. A la fin de leur séjour, après un grand voyage à travers la Russie, on demande à Aragon et à Georges Sadoul de signer une critique du groupe surréaliste, lui reprochant surtout de n'avoir jamais soumis son action au contrôle du Parti. De fait, tous les surréalistes avaient pris une carte du parti communiste, mais cela ne leur paraissait pas impliquer d'autres allégeances. Aragon signe, reniant ses amis et se reniant lui-même et il est certain que là, Elsa lui a fait franchir un pas définitif, qu'elle a posé son premier acte d'égérie, d'inspiratrice. Elle n'a pas réellement poussé Aragon, elle l'a mis en situation. Il a signé seul, mais il était dans un tel état de délire et de joie qu'il a signé et qu'ensuite bien sûr il s'est senti de plus en plus engagé.

L'égérie

Par la suite, ils sont restés plusieurs mois en URSS. Puis il est entré à l'Humanité, le quotidien communiste, comme journaliste, et Elsa l'a poussé à devenir un écrivain réaliste. Il fallait bien qu'il le devienne d'ailleurs pour être conséquent avec ses actes. Il est entré à l'Humanité pour gagner sa vie, il l'a dit par la suite avec beaucoup de simplicité et très clairement, mais il fallait qu'il mette le principal de son action, c'est-à-dire l'écriture, en conformité avec les idées qu'il professait.

En 1934, il écrit son premier roman réaliste «Les Cloches de Bâle», qu'Elsa a d'ailleurs sévèrement critiqué. Aragon a raconté la genèse de ce livre et on voit bien les rôles de l'inspiratrice et du romancier, psychologiquement nous avons vraiment le couple inspiratrice/inspiré. Aragon lit à Elsa les premières pages du roman - les cent premières pages, dit-il, mais ce n'est pas possible parce que cela aurait pris la journée entière - et elle dit «Tu vas continuer longtemps comme cela?». Alors il aurait écrit trois cents autres pages pour justifier les premières.

C'est une description de la société française, de la bourgeoisie française avant la Première Guerre Mondiale, quand il n'y a pas encore de parti communiste en France et cela lui évite de se prononcer sur ce point. Pour plaire à Elsa, il a fait appel à un souvenir d'enfance. Sa mère avait tenu une pension de famille où résidaient une dame géorgienne et sa fille. La fille, Elisabeth, était tombée amoureuse d'un ouvrier anarchiste français et avec lui, elle avait participé à la grève des taxis et milité. Il en fait la Catherine Simonits du livre, donc déjà une révolutionnaire. Mais -dit Elsa peut-être, dit le parti communiste certainement- il manque un héros positif, il n'y a que des bourgeois et des anarchistes... Alors, Aragon rajoute quelque chose à la fin, et c'est simplement une photo qu'on développe, celle de Clara Zetkin qui a fondé la première Association internationale des femmes socialistes. On peut y voir les prémisses de la fameuse phrase qu'il lancera dans le vent de l'époque «la femme est l'avenir de l'homme».

C'est le premier livre d'Aragon où Elsa Triolet est partie prenante. Il va continuer, il va écrire une suite aux Cloches de Bâle, «Les Beaux Quartiers», pour lequel il obtiendra le Prix Renaudot. Il grimpe dans la hiérarchie du Parti. Et à nouveau Elsa se sent tout à fait seule. Elle lui a beaucoup donné, même si elle l'a beaucoup ennuyé aussi, mais ils avaient tous les deux un caractère épouvantable.

En tout cas elle lui a apporté et imposé un milieu nouveau, une direction nouvelle et elle a réorienté ce qu'il y a de plus important pour un écrivain, son œuvre. Et quand cela a été fait, elle s'est sentie horriblement seule et a voulu se remettre à l'écriture. Seulement à Moscou maintenant, elle le sait bien, on ne la publiera plus. D'ailleurs en 1933, elle avait écrit un reporta-

ge, un documentaire romancé sur les petits métiers du Sentier de Paris. On y parlait des petites gens, ce qui aurait dû plaire aux Soviétiques, mais on n'y parlait pas de la Classe Ouvrière, il n'y avait pas de gens massés dans une grande usine et on a refusé de publier «Colliers».

L'écrivain

Donc il faut écrire en français. Le français, elle le parle depuis l'enfance, avec un accent mais l'accent elle y tient beaucoup, elle trouve que c'est sa marque d'étrangeté, que c'est sa distinction et je sais qu'après la guerre une chanteuse lui a proposé de le lui faire perdre et qu'elle a refusé. C'est très profond chez elle, c'est son lien avec sa langue maternelle. Elle voulait que quelque chose lui rappelle sa langue maternelle, mais elle ne pouvait plus s'en servir.

Alors, dit-elle, il a fallu faire craquer ce corsset de plâtre qu'était pour moi la langue française. Toute les références, les comparaisons, les métaphores, tout cela nous vient d'une certaine culture et pour elle d'une autre culture. Par conséquent, il lui faut non seulement manier une langue qui n'est pas la sienne mais la rendre intelligible aux gens pour qui cette langue est maternelle. Ce n'est pas du tout évident, comme nous dirions aujourd'hui, pas du tout évident pour elle. J'ai vu les petits carnets de moleskine, noirs et jaunes, où elle écrivait la phrase d'abord en russe et puis elle tentait une première traduction et puis une autre et puis une autre encore. Et elle a écrit, bien plus tard, parlant d'Aragon, «tu aurais pu me sauver d'un seul mot, mais voilà ce mot tu ne le disais pas, tu n'avais pas confiance». Ce qui est la pure vérité. Pourtant Aragon n'est pas machiste. Il est un des rares parmi les surréalistes de l'époque à avoir eu le sens de la femme et peut-être même de la supériorité de la femme. C'est tout à fait visible dans son œuvre et dans sa vie, mais, effectivement, il n'avait pas confiance dans l'écriture d'Elsa Triolet. Et quand elle lui a apporté son premier recueil de nouvelles «Bonsoir Thérèse», il a radicalement changé d'avis. C'est très intéressant parce qu'il y avait un autre cas exactement parallèle: André Malraux, qu'Aragon ne pouvait pas supporter, ça c'est autre chose - avait épousé une Allemande qui voulait aussi écrire

en français et Malraux l'a toujours découragée.

Jusqu'à la guerre donc Elsa Triolet a complètement orienté l'œuvre d'Aragon: elle a rencontré un surréaliste et elle en a fait un romancier réaliste, elle a rencontré un Parisien qui avait une carte du parti communiste - mais qui était plutôt anarchiste - et elle en a fait un militant du Parti. Elle a joué un rôle décisif mais elle gardera de cette époque où elle s'est tue, où elle a donné, où elle doit avoir donné plus qu'elle n'a reçu, un sentiment d'amertume. De même qu'elle avait le sentiment que ses parents ne l'aimaient pas, de même qu'elle avait le sentiment que tous les hommes aimaient Lili et pas elle.

Pendant la guerre, tous les deux sont dans une situation plutôt difficile: lui est communiste et le Parti est hors la loi, il est donc plus ou moins clandestin, et elle est une juive russe. Ils vont dans le midi, dans la zone qu'on appelait non-occupée, la zone de Pétain, et Aragon commence à écrire des vers exaltants où une femme qui pour lui était la France, qui pour lui était le Parti, dans ses poèmes était Elsa. Le mythe, je ne dirais pas prend corps, mais il prend vers, il prend verbe. Le mythe s'incarne dans le verbe, elle le sait. En 1942, ils vivaient dans un espace physique extrêmement restreint, donc tout le temps l'un avec l'autre, et je crois que leur vie était beaucoup plus difficile qu'au temps où Aragon avait l'Humanité, ses copains et elle ses amis, où il y avait un peu d'aération. Là, ils sont absolument enfermés. Alors Elsa s'évade.

Elle écrit une sorte de roman picaresque «Le Cheval Blanc» dont le héros est un peu Aragon jeune homme et un peu ce qu'Aragon lui a raconté d'un ami des années 1920, Drieu la Rochelle. A la lecture du «Cheval Blanc», Aragon est pris d'admiration (c'est lui qui parle, ce n'est pas du tout mon analyse) par l'élan, le mouvement de ce livre, l'extraordinaire diversité des milieux traversés et le bonheur avec lequel ils sont peints. Lui, qui n'écrivait à ce moment que des vers, se met aussi à écrire une histoire qui se passe tout de suite après la Première guerre mondiale, c'est «Aurélien», c'est-à-dire le portrait de Drieu la Rochelle. C'est une histoire comme il n'y en a pas beaucoup dans la littérature française. Voilà deux hommes qui sont brouillés depuis 1930 et qui se sont giflés. Depuis 1935, Drieu est fasciste, en 1942 il se dit nazi, il dirige

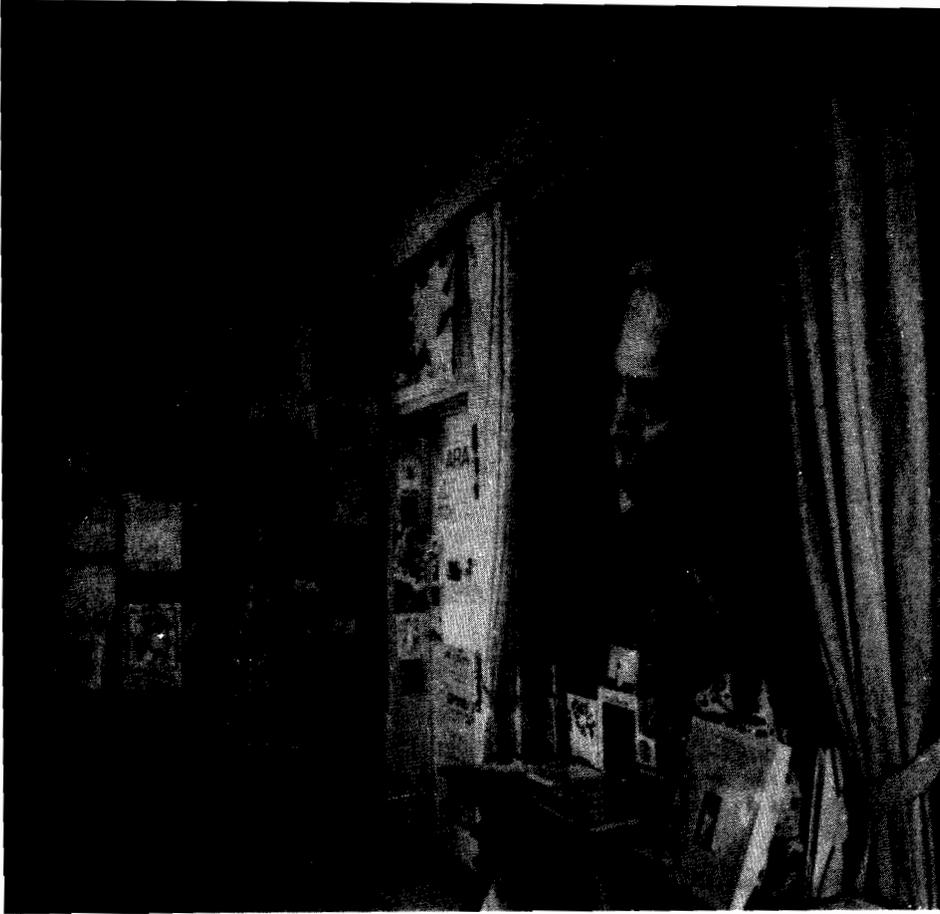
sous contrôle allemand la revue la plus connue en France «La Nouvelle Revue Française» et il dénonce Aragon noir sur blanc en disant «il nous parle de poésie médiévale, il nous parle de troubadours, mais il faut lire à travers les métaphores, en réalité ce qui représente le bien pour lui, c'est le Parti Communiste». Il l'attaque et Aragon écrit «Aurélien» qui est un roman superbe, le portrait d'un homme qui ne s'est jamais remis de la première guerre mondiale, qui n'a plus trouvé sa place dans la société.

La gloire

Pour Elsa il y a une triple situation. Premièrement elle écrit en français, elle est publiée par un éditeur officiel, Robert Denoël. Deuxièmement elle est l'Elsa des vers que tantôt Aragon parvient à faire publier dans des revues, et que tantôt il fait publier sous le pseudonyme de François la Colère, en Suisse: elle est la Patrie, elle est la France. Et troisièmement, les Allemands finissent par entrer en zone non-occupée et les Aragon doivent vivre sous une fausse identité, en clandestins. Elsa participe à la Résistance, elle se montre courageuse, elle porte des valises dans les trains bourrés de l'Occupation: ce qu'elle a écrit dans «Les Amants d'Avignon», elle l'a vécu bien des fois.

Vient la Libération. Aragon est le poète national, le poète de «Si c'était à refaire, je referais ce chemin», de «Celui qui croyait au ciel et celui qui n'y croyait pas», c'est un classique de l'époque, tout le monde le récite par cœur. C'est la gloire et en même temps, très vite, la lassitude des jeunes vis-à-vis de ce vieux qu'on leur impose. Il obtient que le Prix Goncourt 1944 soit attribué à Elsa pour un recueil de nouvelles «Le premier accroc coûte deux cents francs». Donc apparemment c'est le comble de la gloire pour tous les deux.

Pourtant les deux romans suivants qu'Elsa va publier «Personne ne m'aime» (quel titre pour elle!) et «l'Inspecteur des Ruines» ne recueillent que peu de succès, pas plus qu'«Aurélien» d'ailleurs. Il s'agit donc de reconquérir un public et le plus facile à atteindre c'est celui des militants communistes. Les Aragon remettent donc à l'honneur le réalisme-socialiste. Il faut remettre au pas les intellectuels et ils le font avec le Comité National des Ecrivains dont Aragon est le Secrétaire Général et dont Elsa assure le fonctionnement.



Aragon a vécu treize ans veuf devant cette ELSA devenue « papier mural »

La lutte sera dure entre ceux qui pensent que le Parti ne doit pas imposer une esthétique et ceux qui veulent rétablir le droit-fil de la ligne esthétique en conformité avec les édits tonitruants de Jdanov, le dictateur aux intellectuels à Moscou. Mais ce sont eux qui gagneront, sous la houlette des Aragon appuyés par M. Thorez.

Pourtant, Elsa continue à écrire les romans les plus subjectifs où tout le monde est malheureux, des romans de l'échec. Il n'y a pas un seul roman d'Elsa Triolet ni qui finisse bien, ni qui soit le roman d'une réussite. Le héros du «Cheval Blanc» charme bien tout le monde, hommes et femmes, mais c'est malgré lui, il ne s'attache jamais, il fuit toujours, et à la fin il meurt à la guerre. Dans tous les romans d'Elsa l'héroïne ou le héros se suicide, ou meurt, ou en tout cas se sent mal dans la société, se sent étranger quelque part. Ce sont des cris de détresse ses romans, et en même temps la doctrine officielle pure et dure défendue par Aragon-Triolet, c'est le réalisme-socialiste, ce sont les héros positifs. L'optimisme organique comme on disait.

Elsa Triolet régnait officiellement mais elle sentait que les jeunes leur échappaient à tous les deux, elle sentait qu'Aragon

lui échappait à elle et elle réclamait d'une façon forcenée qu'on la reconnaisse, avec une souffrance intérieure absolue. C'est tellement visible quand on lit ses textes que moi, qui n'avais vraiment aucune sympathie pour la personne vivante que j'ai côtoyée, je la trouvais pathétique. Disons la vérité, j'avais beaucoup d'antipathie pour elle. Pourtant j'étais une bonne militante disciplinée, ce n'est pas sur le plan politique qu'elle m'horripilait, c'était par son comportement. Mais quand j'ai pris conscience de sa détresse, il est certain que j'ai beaucoup mieux compris ce qui s'est passé pour elle romancière, pour elle égérie.

Le Mythe

Dans les dernières années, il y a eu une période absolument noire. Aragon a écrit un roman qu'il a essayé de remanier par la suite mais qui reste archi-mauvais, «Les Communistes». Puis est arrivé le rapport Kroutchev et il y a eu comme un tournant dans leur vie. Pourtant Elsa, je le sais avec exactitude car elle en a parlé elle-même, savait tout ce qui s'était passé en Union Soviétique, en tout cas depuis 1952. Et quand en 1956 Kroutchev a parlé des

crimes de Staline, elle savait encore mieux, mais ils n'ont rien dit, directement ils n'ont rien dit, directement ils n'ont rien dit, personne à la direction du Parti n'a rien dit. Aragon a seulement publié en 1956 «Le Roman Inachevé» qui est une forme d'autocritique, en vers, et entre les lignes toujours.

De ses rapports avec Elsa, Aragon parle dans «La Mise à Mort» publié en 1965, un chef d'œuvre mais qui reste peu connu parce que c'est un livre difficile. Tout y est dit mais par petits bouts. Il y a une demi-phrase et on passe à autre chose, tout est vrai et tout est mensonge. Elsa y apparaît comme la femme toujours adorée, jamais saisissable. C'est encore plus explicite dans son roman suivant «Blanche ou l'Oubli», l'histoire d'un homme que sa femme a quitté pour pouvoir écrire, pas pour un autre homme. Une phrase dit à peu près textuellement «On peut aussi quitter sans que cela se voie, quitter sans quitter et que nul n'en sache rien, quelle abomination, quelle abomination».

Je crois que c'est ce qui c'est passé en 1942 entre eux. Je crois qu'il y a eu quelque chose dans la vie d'Aragon qu'Elsa n'a pas pu supporter. Elle a voulu partir. Elle l'a dit à ses proches amis et aux hommes qu'il y avait dans sa vie, parce qu'il y

avait des hommes, mais elle ne l'a pas quitté, elle l'a quitté sans le quitter.

Et par conséquent pendant toute cette période, ce couple royal, nimbé d'amour conjugal, faisait parade de son amour sur les tribunes d'une manière qui aurait été indécente s'il s'était agi d'autre chose que d'un mythe, mais il y avait une rupture, un amour-haine, et il fallait que, en chanson, en vers, en roman, cet amour soit célébré. Elsa l'exigeait, de même qu'elle exigeait qu'il fasse tout pour qu'elle soit reconnue comme romancière, et d'autre part c'était nécessaire pour lui aussi, en couverture de ce qu'il était vraiment et ne voulait pas être ouvertement. Dans les dernières années de leur vie, cela a pris des proportions extraordinaires: Léo Ferré, Jean Ferrat, Catherine Sauvage chantaient les yeux d'Elsa, Elsa valse et valsera, tout est Elsa, et «il n'y a pas d'amour heureux», car dans la société capitaliste, bien sûr, l'amour ne peut pas être heureux.

Mais ce n'était pas assez pour Elsa, jamais assez et elle a imaginé quelque chose de génial, d'aussi génial que son coup de Moscou en 1930. En 1967, elle a exigé les «Oeuvres Croisées», de sorte que personne ne pouvait avoir l'œuvre romanesque complète d'Aragon sans avoir en même temps l'œuvre romanesque complète d'Elsa Triolet. C'est une astuce fantastique parce que beaucoup de lecteurs avaient envie d'une superbe édition illustrée par Matisse, Chagall, Picasso, Pingaud, on avait envie d'avoir Aragon complet en édition de luxe, mais en même temps il fallait avoir l'œuvre complète d'Elsa Triolet. Et les deux œuvres étaient mêlées d'un tissu intersticiel qu'ils écrivaient l'un et l'autre, leur vie, en mentir-vrai bien sûr, mais plus vrai que menti. C'est plus intéressant que les romans parce qu'on voit comment ils mentent et ce qui est vrai.

Voilà comment cette inspiratrice est arrivée à devenir quand même une romancière française. Qu'elle ait utilisé tous les moyens pour se faire connaître et publier, c'est possible, mais elle est devenue une romancière française qui n'est sans doute pas de premier rang, mais qui n'est pas du tout indifférente. Elle ne possède pas l'art de l'écriture mais ce qu'elle écrit est généralement intéressant.

DS.

Voir les deux livres de Dominique Desanti:

Daniel, visage secret de Marie d'Agoult, Ed. Stock.

Les Clés d'Elsa, Aragon/Triolet, Ed. Ramsay.

Mise en forme: Geneviève Simon

LE BONHEUR À VINGT ANS

Thème classique de dissertation : "Le bonheur qu'est-ce que c'est à vingt ans ?". F.L., qui ne veut même pas dire son nom, a accepté, à la demande de sa professeure de français abonnée à Chronique, que l'on publie son travail.

Voici un sujet de dissertation qui va enfin me permettre de dire ce qu'est pour moi le bonheur à 20 ans. Je crois que ce bonheur serait également celui de toutes les jeunes Maghrébines de mon âge. Avant toute chose, il me semble utile d'introduire la mentalité des parents de toutes les jeunes Maghrébines habitant en Europe.

Vous ne pouvez bien comprendre ceux qui ont aujourd'hui moins de vingt-cinq ans si vous ne faites pas la connaissance de leurs parents, voire même de leurs grands-parents.

Aborder cette seconde génération nécessite un long détour. Les générations d'avant nous donnent certaines clés pour la comprendre. Il faut savoir à quels modèles se réfèrent ceux qui ont élevé les moins de vingt ans d'aujourd'hui, décrire les difficultés qu'ils ont éprouvées, qu'ils éprouvent encore à faire de leurs enfants, des femmes et des hommes dignes de ce nom à leurs yeux. Vous devez par contre comprendre le regard que portent ces jeunes sur les modèles du temps passé.

Aujourd'hui, que ce soit à Paris dans le quartier de la Goutte d'Or, à Lyon, sur la place du pont, à Marseille, à Lille ou à Metz, les femmes n'y circulent guère. Elles y sont invisibles mais pourtant bien présentes ! Pas de femmes non plus aux fêtes ! C'est le domaine des hommes. Pourquoi cette injustice ?

L'arrivée d'une fille est considérée depuis toujours comme une déception (chez nous). Dans la société traditionnelle, les filles sont destinées, quittant les leurs, à les représenter dans leur nouvelle famille. Elles sont comme aux temps bibliques, le signe d'une alliance entre deux communautés. Il importe que celle qui va représenter la famille soit irréprochable ! Dotée de toutes les qualités d'une maîtresse de maison accomplie, et aussi des attributs d'une jeune fille sans souillure.

C'est dire l'importance attachée à la conduite des filles. Celles-ci sont surveillées attentivement par la mère responsable de sa conduite et de son éducation, du moins à la maison car, à l'extérieur, c'est l'affaire des hommes de la famille. Il n'est pas rare de voir un gamin de huit ans espionner une grande sœur deux fois plus âgée que lui !!!

La femme a été élevée dans le but de procréer.

Sa gloire est de donner à son époux une nombreuse descendance, montrant ainsi aux yeux de tous la puissance de son mari. Malheur à la femme stérile ou à celle qui veut sortir de sa condition, à celle simplement qui prétendrait aimer son mari.

C'est seulement par ses enfants qu'elle peut acquérir quelque dignité. Il se noue de ce fait entre elle et eux des liens très complexes. Avec les garçons la relation est originale, d'abord parce qu'elle est une femme, c'est-à-dire au service inconditionnel de l'homme, celui-ci fût-il son propre fils. Mais elle est aussi mère c'est-à-dire défenseur du fils devant le père, celle qui cache les sottises, arrange les affaires, donne de l'argent en cachette. Il existe entre la mère et le fils une véritable complicité ou pour le moins un lien très fort d'appartenance réciproque qui persiste lorsque l'enfant devenu homme est à son tour chef de famille.

Le bonheur serait aussi de pouvoir choisir son propre mari.

C'est le tourment bien déchirant que vivent toutes les maghrébines de mon âge issues de migrants. Nous avons tout le monde contre nous, les parents qui agissent selon des schémas ancestraux, les frères qui n'ont rien à perdre dans une tradition qui les avantage, l'entourage aussi qui est un constant appel à la libération. Et surtout, pour nous déchirer, nous avons au cœur, le plus souvent, une sincère affection à l'égard de ces parents qui ne veulent rien comprendre du monde moderne, liés qu'ils sont par leur religion.

Nombreuses sont les jeunes filles nées en Europe qui redoutent avant tout d'être mariées selon la tradition de leurs parents, c'est-à-dire sans qu'on leur demande leur avis. Certes, les parents acceptent de leur voir faire les études jusqu'à l'âge de 18 ans puisque c'est la loi. Mais ils vivent dans l'angoisse qu'une mauvaise réputation vienne souiller leur fille et partant, toute la famille. Et il est vrai que beaucoup préféreraient la voir mariée que suivre des cours en faculté.

Il y a des parents qui vont jusqu'à droguer leur fille pour l'emmener de force dans leur famille et la marier à un cousin riche et vieux ! (véridique).

Nous n'avons nulle envie de ressembler à nos mères qui confient leurs filles à l'école, s'habillent de manière ridicule, nous osons à peine marcher à leurs côtés dans la rue. Leurs tatouages nous font honte et les entendre baragouiner le français nous emplit de confusion. Tout ceci est d'autant plus navrant que ce n'est pas de leur faute : elles n'ont jamais appris que leur vie pourrait être autre que celle qu'ont menée leur mère



et grand-mère. Leur ignorance est telle qu'elles refusent de voir le monde autour d'elles. Elles vivent et pensent comme on pensait il y a cinquante ans.

Quel bonheur que de retourner dans son propre pays sans craindre que les filles soient enfermées à la maison.

Pendant la guerre, pourtant, les Algériennes se sont montrées à la hauteur de leurs maris. Elles ont rempli à leur place des missions dangereuses ou délicates. Elles ont su les remplacer alors qu'ils étaient en prison.

Aujourd'hui, elles réclament le bonheur c'est-à-dire qu'on les établisse dans leur statut de citoyennes. Elles n'obtiennent que de bonnes paroles : "La mère, c'est la terre d'où émane la vie, la générosité, l'amour, le sacrifice...". Des paroles louangeuses mais pas de propositions politiques.

Le bonheur serait fin de pouvoir vivre à l'occidentale. Les filles mènent un combat à armes inégales. Au point que c'est une victoire de faire savoir aux parents que l'on fume en cachette, une victoire de faire accepter une sortie de classe, convenablement encadrée, une victoire d'obtenir la permission d'aller à une réunion d'anniversaire chez des amis.

Les filles excellent à exploiter cette soumission du groupe. Elles soulignent la nécessité pour elles de s'habiller comme leurs compagnes afin de ne pas se faire remarquer.

Ainsi elles constituent entre elles une communauté de plus en plus crédible aux yeux de leurs parents au fur et à mesure qu'elles deviennent cohérentes.

Nous aimerions pourtant pouvoir discuter avec les garçons ne serait-ce que pour leur faire comprendre le point de vue des femmes sur la société. De ces conversations quand elles auront lieu pourra surgir une nouvelle manière de vivre.

Mais les habitudes sont malheureusement ainsi : L'Islam est le lieu de l'éternel masculin. Impossible de rien comprendre à la civilisation musulmane si l'on ne tient pas compte du lieu de sa naissance. Le malheur, c'est que les hommes ont le pouvoir sur les femmes : les mâles sont les protecteurs de la société des femmes et des enfants. Ceux-ci appartiennent à l'homme qui les a engendrés. Et ceci n'est pas vrai seulement en milieu traditionnel car le droit, tiré du Coran est sans ambiguïté à ce sujet. De ce fait, il est bien difficile de le faire évoluer.

Les sales petits secrets de la famille.



«Marnée avec poupée» (détail) de Ilse Binz (éd. des Femmes, Paris, 1982).

Nos quotidiens révèlent plus volontier les abus sexuels subis par les enfants à l'étranger que chez nous, c'est pourquoi il m'a semblé intéressant de reproduire largement une interview qu'a menée Agnès GOÏVAERTS dans «De Morgen» du 22 septembre 1984.

Aux Etats-Unis, on estime qu'une petite fille sur quatre et un petit garçon sur huit de moins de dix-huit ans ont été ou sont victimes de l'une ou l'autre forme d'abus sexuels.

Aux Pays-Bas, les chiffres indiquent 8 à 10 % de la population qui ont connu les mêmes problèmes et dans ces cas, l'auteur est un homme dans 97 % des cas et la victime est une petite fille dans 92 % des cas. L'image du tentateur étranger qui attire vers les bols au mo-

yen de bonbons ou de jouets les enfants qui jouent ne colle absolument plus avec ce qui peu à peu arrive à la surface: les victimes connaissent presque toujours l'auteur, et généralement même très bien. Il s'agit, le plus souvent, du père, du grand-père, du père adoptif, d'un oncle ou d'un grand frère.

Leon: Il y a deux ans sont nés aux Pays-Bas à partir du mouvement féministe des groupes de rencontre de femmes qui furent maltraitées tout au long de leur enfance ou leur adolescence par un membre de leur famille. En Allemagne, le groupe «Wildwasser» est apparu l'été dernier. Depuis peu, chez nous, régulièrement, quelques femmes se réunissent pour essayer, par la parole, d'atténuer la souffrance qui leur a été infligée, de digérer ce qui revient si péniblement à la surface après

tant d'années. Les femmes sont d'accord pour dire que l'isolement est enfin brisé: la plupart d'entre nous n'ont jamais pu en parler avec personne. Au mieux, une fois avec notre mari. Mais les réactions sont d'habitude: «C'est tout-de-même passe à présent, il ne faut pas cultiver ces traumatismes» ou «Ce n'est tout de même pas si grave».

«Les relations sexuelles avec les enfants ne sont pas nécessairement traumatisantes. témoigne le philosophe-moraliste Bob **CARLIER**. «D'accord, il arrive des choses affreuses mais cela n'empêche pas qu'il puisse arriver de belles choses entre enfants et adultes. On en voit tout de même des exemples en littérature et dans les films». Les femmes disent qu'elle peut enfin être elles-mêmes.

L'isolement dans lequel elles ont vécu toutes ces années et aussi après est incompréhensible.

Leon: Nous dessinons et écrivons toutes bien. Il fallait que cela sorte, ce que nous subissons mais nous ne pouvions en parler avec personne. Nous avons toutes rempli un journal, en code, avec des petites croix: trois croix pour «aujourd'hui, ça a été horrible, deux croix pour «ça a été grave», et une pour «ça a été habituellement grave».

Agnes G: Quel âge aviez-vous quand ça a commencé?

Marian: (tranquillement) Aussi loin que je peux me souvenir.

Mia: Je devais avoir huit ou neuf ans quand ça a commencé. Certains souvenirs m'ont

abandonnée mais des faits dont je me souviens, je peux déduire que c'est bien vers cet âge-là qu'a débuté un inceste émotionnel très subtil. Et peu à peu on passe aux choses physiques, baisers, caresses. On fait appel à ton sentiment de solidarité avec ton père. Tu te rends compte que ton père fait avec toi quelque chose qui n'est pas permis et que tu n'aimes pas.

Agnes G.: Il concluait une sorte de pacte avec toi et te demandait de te taire?

Mia: Quand il se rendait compte qu'il avait été un peu trop loin, il disait: «Ne dis rien à ta mère. Ceci est notre secret. Tu la connais, elle ne comprend rien, elle y trouverait à redire. Nous nous comprenons». Ma mère sentait bien la formation du clan. Elle devait savoir qu'il se passait quelque chose mais peut-être pas exactement quoi. Mais les mères et les femmes de ce temps là étaient des mineures, dépendantes financièrement et craignaient ce qu'on pouvait dire de la famille.

Agnes G.: Avaient-elles peur de voir la vérité?

Leen: Chez moi de toute façon. Parce qu'elle avait aussi été maltraitée par lui pendant des années, d'une manière très subtile, sans marque de coups. Si elle reconnaissait ce qui m'arrivait, elle devait admettre aussi ce qu'elle avait subi. De sorte qu'on subit non seulement toutes ces choses de son père, mais encore une inimitié énorme de la part de sa mère.

Mia: Et cela te donne en plus le sentiment de culpabilité: tu as été trop loin, après tout j'avais baisé avec son mari.

Marian: Je n'ai jamais éprouvé le sentiment de faire quelque chose de mal, que je lui faisais du tort... Mon père partait de l'idée que les femmes et les filles ne valent rien, juste bonnes pour le ménage et pour le reste, on en fait ce qu'on veut.

Agnes G.: Il semble que chaque récit soit différent.

Mia: Chaque homme est différent et chaque femme est différente. Pourtant dès les premières fois que nous nous sommes réunies, il nous est apparu combien nous avons vécu la

même chose, ce chantage, cette corruption, ces centaines de petites choses subtiles. Tout colle si bien!

Agnes G.: Vous avez chacune entre 30 et 45 ans et ce n'est que maintenant que tout revient à la surface. N'y avait-il donc vraiment personne à qui vous pouviez vous confier?

Un exemple

Un procès qui s'est déroulé en octobre 1984 aux assises de Flandre occidentale illustre tragiquement ces témoignages. L'accusé est père de 4 enfants. Il est autoritaire et réclame de sa famille une obéissance totale. Il a le goût des armes. Sa femme Georgette qu'il méprise en a une peur bleue. Il considère l'une de ses filles, Martine, comme sa chose et l'oblige à des rapports sexuels. Comme tous les témoignages des membres de la famille, concernant l'inceste se tiendront à huis clos, on ne connaît pas le comportement du père vis-à-vis des autres enfants. Il en sera de même du témoignage de la mère. Martine connaît depuis 4 ans un garçon et ils se plaisent. Des plans de mariage vont être élaborés, auxquels le père s'opposera le plus possible, n'hésitant pas à menacer le fiancé. Finalement il donne un semblant d'assentiment. Le jour de l'assassinat, Martine (19 ans) est dans un état désespéré. Son père la rejoint dans sa chambre. Ils passeront deux heures ensemble puis il la tuera de deux balles dans la tête. Ce procès aura été le procès de l'assassinat d'une fille par son père plus que des méfaits sexuels commis. Le ministère public n'a pas retenu l'accusation de viol pour fixer toute l'attention sur l'assassinat. Le père Antoon LANSZWEERT a été condamné à 20 ans de travaux forcés.

Mia: A qui? Dans mon petit village de Flandre catholique? Je veux vous décrire clairement mon cas. La famille? Impossible car ils ne croient pas que leur frère, leur neveu soit capable de cela. Qui sinon! Le curé? Se confesser. Je n'oublierai jamais ce qu'il m'a dit: Je peux te donner l'absolution à condition que tu aies absolument succombé sinon tu n'as qu'à

vivre avec ce problème. L'école? J'étais à peine entrée en humanité, un nouveau milieu où on ne parle pas si franchement. Comme enfant, on ne traduit pas cela tellement facilement en paroles. On lance des signaux, nous l'avons toutes fait. Pour ma part j'ai tenté de mille façon de montrer qu'il se passait quelque chose. Mais on ne te comprend pas, au contraire, on te reproche plutôt le comportement asocial dont tu fais preuve.

Leen: Finalement, toute l'histoire devient tellement grave que mon père me menace de la police ou de la maison de correction et ainsi tu deviens extrêmement craintive devant tout le monde.

Mia: (avec véhémence) Aujourd'hui on appelle cela abus sexuel; je trouve que c'est une bien jolie expression quand je pense à tout ce que j'ai subi à 10, 11 ans. C'était sale et dégoûtant, je me sentais la putain de mon père, ce que mon père a fait avec moi, des femmes de 40 ans ne l'ont pas encore connu. Ta sexualité est en l'air et devient un moyen d'échanges et cela ne s'arrange plus jamais.

Leen: Tu n'est plus tranquille 24 heures sur 24, on est constamment sur le qui-vive: où est-il, quand va-t-il entrer, va-t-il de nouveau cogner, te battre, la peur, toujours la peur, peur qu'on ne s'aperçoive de quelque chose à l'école, peur de te déshabiller, peur du docteur, peur de la police.

Mia: Les médecins, avec eux aussi j'ai eu de mauvaises expériences. A 12 ans, j'ai eu ma première menstruation et chaque mois j'avais peur d'être enceinte. Je suis allée seule chez le médecin de famille. Du retard dans les règles. Que fait-il? Voici des pastilles, si tu n'as pas tes règles dans dix jours, reviens. Rien de plus. Pas d'examen, pas de question. Un homme pareil ne pige-t-il donc pas? J'avais toujours des bleus sur les cuisses et au cou, je portais toujours un petit foulard pour dissimuler les traces de violence, un médecin devrait tout de même s'en apercevoir?

Elles ont toutes envoyé des signaux y compris des tentatives de suicide. Se jeter de l'escalier, avaler des pilules et en cas d'échec, rapidement évacuer

les traces.

Marian a pu se débarrasser de son père lorsqu'elle a connu un autre homme. Mais elle divorce, il y a deux ans et son père a trouvé tout naturel de reprendre sa place.

Dès qu'elles eurent quitté la maison elles refoulèrent leur expérience, la dissimulèrent dans un petit coin éloigné de leur personnalité et pendant des années elles tâchèrent de vivre comme si rien n'était arrivé. Mais ce n'était pas possible.

Leen: Ça n'a rien à voir avec le sexe, c'est comparable aux syndromes des camps de concentration. Des cauchemars, durant des années des angoisses, inquiète pour chaque mouvement. On peut me jeter la tête contre le mur, je me redresserai, jamais plus ce ne sera aussi grave.

Mia: Avoir besoin d'air constamment, refuser un drap trop haut sur le corps, le repousser immédiatement. Dormir toujours sur le ventre avec tes poings en-dessous.

Leen: Pour le moment vous parlez de ce qui est arrivé pour pouvoir le rejeter. Comptez-vous, dans une prochaine étape entreprendre une action pour que de telles situations ne se reproduisent pas?

Mia: Déjà quelque chose est en train de changer du fait qu'on peut en parler. Si nous avons accepté aujourd'hui de parler avec vous ce n'est pas dans un esprit de vengeance, mais pour que les médecins comprennent pourquoi une gamine de 12 ans vient chez eux pour des problèmes de menstruation, pour qu'à l'école on informe les enfants que le danger ne provient pas d'étrangers. Les enfants sont naturellement davantage sur leur garde quand un étranger les accoste.

Leen: Il est très important de dire aux enfants qu'ils ne doivent considérer aucun adulte comme un dieu. Quand ils ne veulent pas quelque chose ils doivent pouvoir dire non. Ils doivent être mis en état de se défendre. Il ne faut pas qu'ils aient peur mais doivent se rendre compte que leur «non» vaut autant que le «oui» d'un adulte.

Article traduit par Edith Rubinstein.

Donna Giovanni



La théâtralisation de l'opéra au féminin

L'orchestre: un piano, une femme

Le décor: la mort de la bienheureuse Louise Albertoni de Bernini

La distribution: six femmes

La mise en scène: Jesusa Rodriguez

Le maquillage: La foire aux immortels

Quand elle arrive, avec une heure de retard, à la Cité Prost, elle paraît plus frêle. Sans maquillages, elles ne semblent cependant pas plus pâles, si le noir domine, dans les chevelures longues pour la plupart, il les unit aussi dans les vêtements.

Elles portent chacune un vêtement noir contrastant avec une couleur vive. Le théâtre sans masque ce n'est pas l'envers du décor, six femmes au visage, aux mains, à la chevelure, aux couleurs du Mexique.

Donna Giovanni, théâtre chanté en italien ancien par Divas A.C. Adaptation libre d'après Mozart et Da Ponte, à la Maison des Cultures du 11 septembre au 20 octobre. Je marche dans les rues en pensant à ce que je dois écrire pour présenter Donna Giovanni en Europe. Je ne peux presque rien dire au sujet de la mise en scène. Les passions qui se croisent dans la rue à toute vitesse, les centaines de visages que je ne reverrai plus jamais sont comme une infinité d'images que personne ne peut concevoir, des fantasmes dont je ne pourrais même pas avoir l'intuition; les seins des femmes, leur bouche, les femmes des hommes, leur nuque, les odeurs oubliées sous les vêtements, sous les linges. Que savons-nous de la sensua-

20

lité de la misère, du désir d'un mongolien, de l'érotisme d'une sainte, de l'amour entre les jumeaux (1)?

Le visage immense en semi-relief d'une Sainte Thérèse en extase transpercée par la «flèche de l'ineffable amour». Les comédiennes évoluent à l'intérieur de cette extase, douleur équivoque.

Le costume, emprunté à la tradition de la Commedia dell'Arte, change de porteuse tout au long de la pièce. Tour à tour, les six femmes vont endosser la jaquette et le chapeau de Don Juan. Les voix âpres et peu travaillées, les jeux de scène burlesques, les expressions exagérées, le piano qui appuie les effets et accentue le caractère improvisé, font penser au Magic Circus. Sans compter le maquillage grimaçant, découpant les visages à la cubiste, qui semble venir tout droit d'une B.D. d'Enki Bilal.

Curieux mélange de styles, de genres qui fait de ce travail une œuvre doublement intéressante, à la fois osée, elle s'attaque à plusieurs tabous: l'opéra, qui doit rester pour la plupart des amateurs de musique en dehors de toute entreprise iconoclaste, Mozart, le compositeur à la mode en Europe, Don Juan, personnage-type, -s'il en est- de l'univers masculin, de l'érotisme et de ses attributs.

trines en avant font percevoir celle-ci comme l'agresseur. Les rôles ne sont pas inversés, la femme apparaît comme centre unique et dynamisant de la sexualité anéantissant tout fétichisme mâle.

Jesusa Rodriguez réalise une recherche profonde et sensible sur l'argument du livret. Elle aurait pu se détacher davantage de l'opéra de Mozart. S'il sert de prétexte à l'exploration d'un système psychologique, érotique et social, le livret de Don Giovanni est cependant respecté. Chaque scène, du moins les plus significatives, est analysée, disséquée et comme projetée dans un imaginaire symbolique, fantasme à la fois déstructuré et sublimé.

Dans le premier acte, apparaît l'exercice social du désir, le plaisir institutionnalisé, le monde des apparences, sous l'angle de la dérision par le burlesque.

Tout le caché l'enfoui derrière la minauderie du premier acte éclate dans le second, le confus, le méchant, l'incompréhensible sont décomposés en images successives, symboles devenant réalité exagérée, créée tout en révélant un caractère émouvant de l'érotisme, et du toucher.

Ainsi le personnage de Donna Elvira reste le personnage central. L'amoureuse de Mozart de-

célébrer la disparition d'une amie commune, une artiste décédée accidentellement au Mexique et qui a laissé à ces femmes de théâtre une impression suffisamment forte pour les décider à accomplir ensemble un travail d'envergure sur un thème obsessionnel de cette artiste: le Don Giovanni de Mozart.

Ce travail représente pour ces femmes un double engagement inconditionnel au théâtre et au féminisme, car une telle mise en scène, si elle ne peut paraître qu'«un peu osée» pour certains en Europe, est par contre chargée de dures significations dans un pays machiste comme le Mexique.

Se pose d'ailleurs l'interrogation de savoir comment et pourquoi une réalisation d'une telle nouveauté, une analyse socio-sexuelle à ce point percutante, s'est faite justement dans un pays d'Amérique latine des plus machistes, comment et pourquoi c'est d'un tel pays que provient une attaque aussi virulente d'un genre et d'un compositeur adulés en Europe. Une telle réalisation aurait-elle pu se faire dans un pays européen?

La tournée en Europe des Divas mexicaines passe par l'Allemagne actuellement, l'Italie ensuite. Elles reviennent en France (en province) en novembre-décembre. Dommage pour Bru-



Elle est aussi totalement neuve, utilisant des moyens diversement traditionnels du théâtre mêlés aux actuels, maquillages de B.D., nus, érotisme, homosexualité sur scène. Les utilisations du nu, et particulièrement les seins nus, dans la mise en scène, ne sont pas des effets gratuits ou de simples modernités, ils font partie intégrante de la signification de Donna Giovanni. La femme nue, le toucher entre femmes, les poi-

vient nymphomane.

La même Sainte de Bernini du masque-décor apparaît à la fin en statue du Commandeur «écrasant la faiblesse de Don Juan par son orgasme extatique» et révèle que l'action est imprégnée d'une femme puissante et amoureuse mais portant aussi visage de mort.

Et c'est bien d'hommage à une femme qu'il s'agit. L'origine de cette création vient de la volonté de la part de six femmes de

xelles qui a raté un spectacle assez exceptionnel: le Théâtre 140 en aurait été un réceptacle approprié. Dommage aussi pour les femmes qui ont manqué une occasion de souffler dynamisant mais aussi d'«éclatement».

Janine D.

(1) Jesusa Rodriguez. Juillet 1984, Mexico, in plaquette de la Maison des cultures du monde, Paris.

Les travailleuses de Bekaert-Cockerill licenciées pour avoir refusé le travail à temps partiel imposé aux «femmes non chefs de ménage» de l'entreprise, obtiennent, sur le plan du principe, une importante victoire.

Le jugement que vient de rendre la deuxième Chambre du Tribunal de Travail de Charleroi est à plusieurs égards important. C'est en effet le premier jugement positif depuis l'adoption de la loi du 4 août 1978 qui prévoit l'égalité de traitement entre les hommes et les femmes dans l'emploi (1).

L'affaire Bekaert

Un premier jugement positif contre la discrimination basée sur le sexe.

Ce jugement reconnaît qu'en envisageant d'instaurer un régime de travail à temps partiel applicable à toutes les femmes non chefs de ménage, les partenaires (employeur et syndicats) à l'accord paritaire du 15 octobre 1982, entendaient bien imposer une mesure discriminatoire fondée sur l'appartenance à un sexe déterminé, «alors qu'une telle disposition est contraire tant à la loi du 4 août 1978 qu'à la Directive Européenne du 9 février 1976».

Il estime pareillement discriminatoire «le licenciement des travailleuses qui a constitué la réponse de l'employeur, au refus justifié des travailleuses d'admettre l'instauration d'un tel système de travail pour elles seules».

Cette pratique n'est pas nouvelle: elle était déjà d'application dans les sièges de la firme Bekaert situés en Flandre, et elle est imposée aux femmes de manière directe ou indirecte dans d'autres entreprises.

On sait qu'à Fontaine l'Evêque, après les remous provoqués par le refus des travailleuses, et les mouvements de solidarité qui se sont manifestés en leur faveur, les auteurs de l'accord discriminatoire ont d'abord camouflé puis ont fait disparaître la disposition contestée, laissant à l'employeur le soin d'accomplir l'acte final, à savoir le licenciement des travailleuses.

Cependant il sera désormais difficile dans les négociations sociales, que ce soit au niveau de l'entreprise ou ailleurs, d'oublier que les dispositions sur l'égalité qui sont d'ordre public s'imposent dans tous les aspects des conditions de travail, d'embauche et de licenciement que ce soit dans les réglementations, les conventions collectives, ou les pratiques. Le jugement reconnaît

par ailleurs le droit au travail à temps plein des femmes, sur un pied d'égalité avec les hommes, **quel que soit leur statut matrimonial.**

Les notions de «chef de ménage» et «non chefs de ménage» ont disparu depuis longtemps du droit civil où les deux partenaires du couple sont sur un pied d'égalité; elles survivent dans le droit social et la pratique sociale, alors qu'elles sont inconciliables avec le principe de l'égalité de traitement reconnu par les directives européennes: c'est vrai en matière d'emploi, c'est vrai aussi en matière de sécurité sociale.

Malgré ces acquis importants, le jugement traduit l'embarras des mondes judiciaire, patronal et syndical devant l'obligation de reconnaître le droit à l'égalité spécialement en période de crise, droit qui bouscule les habitudes de pensées et les comportements.

C'est pourquoi il ne va pas jusqu'au bout de sa logique, et c'est pourquoi les travailleuses de Bekaert parlent de demi-victoire.

En effet deux voies s'ouvriraient au juge, selon la loi de 1978:

- la réintégration des travailleuses dans l'entreprise
- à défaut, l'indemnisation.

Bien que l'article 133 de la loi innove en donnant au juge le pouvoir d'enjoindre à l'employeur de mettre fin à la discrimi-

nation, ce qui ne peut se concevoir dans le cas présent que par la réintégration dans l'entreprise, le juge a reculé devant cette mesure, en invoquant à tort, semble-t-il certains travaux préparatoires de la loi.

Il n'est pas le seul à agir ainsi: on voit en général les juridictions du travail résister aux innovations, hésiter à s'approprier un parcelle de la fonction du chef d'entreprise. Le juge pouvait à défaut de réintégration accorder une indemnisation tenant compte de l'importance réelle du préjudice subi: la perte de l'emploi dans une région gravement marquée par la crise, méritait une réparation convenable: plusieurs articles de la loi lui en offraient la possibilité.

Il a choisi de recourir à l'indemnisation forfaitaire de six mois de salaire brut, prévue par l'article 136 de la loi mais dans ce cas, il n'a pas hésité à donner à la loi une interprétation extensive!

En effet cet article ne peut jouer que si le travailleur est licencié après avoir déposé une plainte motivée au niveau de l'entreprise selon les procédures en vigueur: interprétant lui-même la Directive européenne sur ce point, le tribunal a estimé que la grève non reconnue des treize travailleuses pouvait être assimilée à une plainte motivée.

C'est à retenir pour l'avenir.

Cette indemnisation serait-elle accordée en concurrence avec les allocations de chômage? Il faut l'obtenir, et au besoin en justice, en raison du fait qu'il ne s'agit pas d'une indemnité de licenciement (les travailleuses ont d'ailleurs reçu le préavis normal au moment de leur licenciement) mais d'une indemnité d'une nature spécifique destinée à réparer le préjudice causé par la discrimination. Sinon, que restera-t-il de cette indemnisation?

Cette affaire où tant de parties sont impliquées met en tout cas en lumière la nécessité de la solidarité entre travailleurs et travailleuses: accepter un recul pour les femmes, signifie à plus ou moins brève échéance la destruction d'acquis sociaux pour tous les travailleurs, quand le front de solidarité est rompu comme ce fut le cas à Bekaert, l'employeur se sent maître absolu de l'embauche et de licenciement.

Camille PICHAULT.

(1) Titre V. de la loi du 4 août 1978 de réorientation économique (M.B. du 17 août 1978) sur l'égalité de traitement entre les hommes et les femmes en ce qui concerne les conditions de travail et l'accès à l'emploi, à la formation et à la promotion professionnelle, ainsi que l'accès à une profession indépendante.

Les actions positives: une nouvelle chance d'égalité



Les 1er et 2 octobre, la Commission du Travail des Femmes (1) a tenu deux journées d'études consacrées à «L'emploi des femmes et les actions positives». La première journée devait être ouverte par Michel Hansenne, Ministre de l'Emploi et du Travail. Mais celui-ci était malade ce jour-là et ce seul jour-là. C'est donc, après l'accueil de Miet Smet, présidente de la CTF, Odile Quintin, chef de bureau pour l'Emploi et l'Egalité des femmes (CEE) qui a ouvert le feu. Dans un de ces exposés brillants et chaleureux dont elle a le secret, elle a retracé les principaux aspects de l'action menée par la Communauté en matière d'actions positives pour les femmes. Ce qu'elle n'a pas dit c'est qu'elle-même joue un rôle décisif dans la promotion de ces initiatives communautaires. Ensuite divers exposés ont permis de saisir quelques aspects des actions positives en Suède, en France et aux Etats-Unis. En ce qui concerne la Belgique, Mme Menu a présenté les actions organisées au sein de l'ONEM en matière de formation professionnelle; Christine Jonkheere a présenté une recherche qu'elle avait faite auprès des travailleuses agents de l'Etat et d'autres orateurs ont présenté des actions positives dans des entreprises privées (Société Générale de Banque, Fabrique Nationale à Herstal, entreprise textile UCO).

Le deuxième jour, Eliane Vogel-Polsky s'est placée au niveau théorique pour définir le cadre juridique des actions positives et interpréter la signification juridique de ce nouveau concept. L'assemblée s'est ensuite répartie en trois groupes pour chacun des deux régimes linguistiques où furent discutées les actions positives entreprises et à entreprendre respectivement dans le domaine de la formation, du secteur privé et du secteur public. Enfin, après les rapports des divers groupes, Anne-Françoise Theunissen a dressé une synthèse des

deux journées et Miet Smet a redit la nécessité d'obtenir un arrêté royal permettant d'organiser plus systématiquement de telles actions positives.

Mais qu'est-ce qu'une action positive?

Jusqu'à présent, en droit européen, l'action positive n'a pas réellement fait l'objet d'une définition. Il s'agit en fait d'une dérogation, admise légalement, par rapport à un principe général d'égalité. L'action positive n'est donc qu'une exception à

une règle générale. Cette exception n'est autorisée que si elle vise à promouvoir l'égalité entre hommes et femmes en remédiant à une inégalité de fait.

Dans cette acception, l'action positive se présente donc d'une manière fort restrictive. C'est pourquoi, il devient urgent aujourd'hui d'en donner une définition juridique dynamique. Et c'est une des tâches auxquelles s'est attelée Eliane Vogel-Polsky. Elle propose de partir d'une définition plus sociologique que juridique: **L'action positive, dit-elle, est un programme d'action orienté vers un résultat précis: augmenter la présence des femmes (dans le cas qui nous occupe) à tous les niveaux de la hiérarchie des fonctions et de l'organisation de la production ou des services de l'entreprise.**

Si l'action positive est comprise comme une stratégie de changement, il ne suffit pas qu'elle soit possible, il faut encore envisager les moyens d'en imposer l'adoption. Or, bien que certaines pistes aient déjà été tracées dans ce domaine, et Eliane Vogel les analyse soigneusement, on retrouve habituellement, à ce stade, les mêmes blocages que ceux qui ont donné naissance aux situations discriminatoires. Et les yeux se tournent généralement vers les pouvoirs publics qui devraient non seulement se comporter en employeur «modèle d'égalité» mais qui devraient aussi n'utiliser les derniers publics (provenant des impôts des femmes aussi bien

que des hommes), notamment lorsqu'ils subsidient le secteur privé, qu'en imposant à celui-ci des critères de rattrapage en vue d'instaurer plus d'égalité entre hommes et femmes.

En ce qui concerne les critères dans l'utilisation des derniers publics, rien n'est encore entamé ni même pensé en Belgique, qui demeure donc un pays où les hommes bénéficient, à travers l'Etat, d'un transfert massif.

Actions positives et retombées salariales

Quand on parle d'actions positives on parle très peu d'argent. Il est souvent question de «mixité» à tous les niveaux de la hiérarchie et dans toutes les fonctions, formations ou métiers. Il est donc nécessaire de rappeler l'importance du salaire pour les femmes, car ce

n'est pas avec la mixité que l'on achète son pain et ses livres, qu'on loue un appartement ou qu'on se fait soigner. Les actions positives doivent amener les travailleuses à disposer de revenus plus élevés. La situation actuelle n'est guère brillante en Belgique, rappelons-le.

En 1982, si les **ouvrières** représentaient 23,6 % de la main d'œuvre ouvrière du secteur privé, elles n'ont gagné que 15,4 % de la masse salariale ouvrière.

Si les **employées**, de leur côté, représentaient 44,1 % des travailleurs intellectuels du secteur privé, elles n'ont gagné que 29,4 % de la masse salariale des employés.

En d'autres termes, dans **l'industrie**, les gains journaliers moyens des **ouvrières** représentaient 69,7 % de ceux des **ouvriers**. Dans le **commerce et les services**, les gains journaliers moyens des **ouvrières** ne représentaient que 60,3 % de ceux des **ouvriers**.

Quant aux **employées de l'industrie**, leurs salaires mensuels moyens ne représentaient que 56,1 % de ceux des employés.

Dans le **commerce et les services**, le salaire mensuel moyen des **employées** représentait 58,7 % de celui des employés.

Réduire ces écarts doit demeurer un objectif urgent et prioritaire.



En ce qui concerne l'Etat-employeur, les constatations sont moins négatives, du moins si on en croit l'exposé fait par Christine Jonkheere. Celle-ci a en effet pu montrer, à travers l'analyse de deux départements, que la carrière des femmes y subit, moins que dans le secteur privé, des discriminations criantes. Les femmes y ont des carrières plus planes, sont orientées vers des zones spécifiques, de niveaux probablement moins intéressants mais pas nécessairement plus défavorables économiquement. A partir d'un certain stade, les influences politiques jouent un rôle déterminant et trop peu de femmes en tiennent compte.

Au cours de ces journées d'études nous avons pu assister à la projection du film «Egalité de chances» à la réalisation duquel a largement participé Monique Chalude, qui a été récemment invitée par l'Université des Femmes.

Dans le groupe de travail centré sur le secteur privé où Monique Chalude siégeait en tant qu'expert et moi-même en tant que présidente, il est assez rapidement apparu que les travailleuses et déléguées syndicales n'appréciaient pas du tout les actions positives de la même manière que leurs employeurs.

Aux descriptions idéalisées faites, le matin même, par des orateurs représentant leurs employeurs, elles ont opposé, l'après-midi, une description venant «de l'autre côté de la barrière».

A la FN des initiatives qui avaient été présentées de manière fort structurée par la délégation syndicale n'ont pas retenu l'attention de la direction qui en a préféré d'autres, dont la signification n'est pas évidente pour les travailleuses. Dans une première action positive, plusieurs d'entre elles, après avoir suivi une formation spéciale pendant une période assez longue, ont constaté qu'on avait «oublié» de prévoir pour elles un emploi adéquat. Certaines, après avoir fait cet effort, souvent mal admis par la famille, se sont retrouvées au point de départ, sans modification de leur salaire! Des réflexions négatives ont été faites également à propos de la description des actions positives dans les banques. Théorie et pratique s'affrontaient ainsi et c'est, notamment, ce qui a fait la richesse de ces journées d'études...

Hedwige Peemans-Poullet

(1) Les actes en seront publiés, on peut dès à présent s'inscrire pour les obtenir auprès du Secrétariat de la Commission du Travail des Femmes Ministère de l'Emploi et du Travail
rue Belliard 53
1040 Bruxelles.

Avortement

De l'erreur invincible à l'état de nécessité.



Dr. Peers à Liège en 1973 (photo du soir du 2.12.84)

Le Docteur Willy Peers est mort

Vendredi 30 novembre, le Docteur Willy Peers est mort à la Maternité provinciale de Namur où il a travaillé depuis 25 ans. Si le nom de Willy Peers évoque pour tous la lutte pour la dépénalisation de l'avortement, certaines se souviennent de lui dans les années 57 déjà. Willy Peers a introduit, à cette période, la pratique de l'accouchement sans douleur selon une méthode basée sur le réflexe conditionné cher à Pavlov. Si bien que des femmes ont été enthousiasmées par cette expérience d'autres ont été déçues, certaines se sont senties trompées. Ce n'est pas l'heure de remettre en cause l'accouchement sans douleur, mais de rappeler qu'efficace ou non, l'accouchement sans douleur a en tout cas permis aux femmes de vivre la grossesse et la naissance dans la connaissance de son évolution. L'étape de la peur a été franchie. Le nom de Willy Peers reste surtout attaché à la lutte pour la dépénalisation de l'avortement. En 73, lors de son arrestation pour quelques 200 avortements, nous étions des milliers à Namur pour le soutenir. Par cette immense manifesta-

tion de solidarité nous avons planté quelques jalons de plus dans la lutte pour l'avortement libre et gratuit.

Depuis 4 ans, les procès d'avortement ont repris. Willy Peers était toujours là, attentif à leur déroulement.

Aussi, aujourd'hui, le plus bel hommage que nous femmes puissions rendre à Willy Peers est de rappeler qu'il a toujours voulu nous aider, tant par la pratique de l'accouchement sans douleur que par l'interruption volontaire de grossesse, à mettre au monde dans la dignité, les enfants que nous désirons.

Willy Peers fut de bien d'autres luttes, résistant pendant la guerre, il en garda des séquelles de santé, membre actif du PC, du GERM pour promouvoir une autre médecine, présent dans les groupes anti-nucléaires. Willy Peers a été un grand humaniste, ne ménageant ni son temps, ni sa peine pour l'avènement d'un autre type de société.

Willy Peers est mort au travail, à la Maternité de Namur. L'enterrement s'est déroulé dans la plus grande discrétion.

Un moment de recueillement collectif à sa mémoire est prévu dans les prochains jours.

L'article du Soir du 3.11.84 relate le procès avec précision. Nous en reprenons de longs extraits:

De longs applaudissements ont ponctué, vendredi matin, un jugement historique rendu par la deuxième chambre du tribunal correctionnel de Nivelles présidée par M. Robert Marescaux, assisté de Mmes Del Carril et Wagr. Il est vrai qu'au terme d'attendus relativement brefs mais percutants, Mme Geneviève Van Halen, trente et un ans, chirurgien, membre d'un centre ayant pour but d'aider les jeunes en difficulté à régler leurs problèmes, venait de bénéficier de l'acquiescement pour une prévention d'avortement.

L'avortement avait été pratiqué le 14 septembre 1982 à Louvain-La-Neuve sur une jeune fille de moins de quinze ans qui ignorait l'identité du père. A l'audience du 4 octobre dernier, le premier substitut du procureur du Roi, Amaury de la Chevalerie, avait réclamé l'application de la loi, alors que Mes Windy et Krywin, défenseurs du médecin, avaient plaidé l'acquiescement. Elles ont été entendues.

Le parquet a deux semaines pour se pourvoir en appel.

J. V. D.

Ce jugement du tribunal de Nivelles est très important, parce qu'il stipule dans ses attendus que «la prévenue a estimé en conscience devoir pratiquer l'avortement et parce qu'il a reconnu au médecin le souci de sauvegarder un bien qui représente un intérêt primordial en sacrifiant un intérêt qui revêt une moindre importance».

Pour la première fois en Belgique, une décision de justice accepte donc qu'un médecin fasse passer la qualité de vie d'une femme avant la nécessité de laisser mener à bien une grossesse entamée dans des conditions sociales et psychologiques désastreuses.

C'est assurément la conclusion la plus marquante de ce procès.

...
Sans parler de victoire, les médecins que nous avons contactés et qui luttent pour une libéralisation de l'avortement, reconnaissent que le jugement nivellois est important.

Ils font cependant remarquer que l'état de nécessité invoqué par le tribunal dépend du libre-arbitre du juge. Ce qui peut être la meilleure et la pire des choses, disent-ils.

M. L.

La loi change, les femmes décident, les médecins pratiquent, telle était la portée de nos revendications quand nous disions: Avortement, les femmes décident.

Force nous est de constater que, dix ans après: la loi ne change pas -les femmes décident de plus en plus- certains médecins pratiquent des interruptions volontaires de grossesses dans des centres (CA-CEHPA) de plus en plus connus par les femmes et par le pouvoir, au risque de se faire condamner, mais dans un cas seulement: quand une plainte est déposée au Parquet -les jugements ont lieu ou non selon l'arrondissement judiciaire- les condamnations tombent ou non selon l'éthique du juge, les promesses oratoires des avocat(e)s, le poids de leurs arguments: erreur invincible hier, aujourd'hui contrainte morale ou état de nécessité, et demain?

Des femmes, on en parle peu; elles ne sont plus que le «cas, l'objet» de la plaidoirie. L'avortement se juge comme une affaire: entre clients.

Nous sommes la marchandise dont on soupèse l'état de nécessité: trop jeunes, trop vieilles, trop pauvres, trop malades, trop folles. Et ce jugement est quand même une victoire, et nous ovationnons Geneviève Van Halen et à travers elle tous les médecins qui prennent des risques, et nous félicitons sincèrement les avocats, Mmes WINDEY et KIRWIN et à travers elles, tous les avocats qui défendent notre cause.

Amère victoire pourtant pour nous, femmes mises à nu, cas par cas, dans l'objectif du judiciaire, absoutes par médecins interposés au nom d'une vieille loi alors que nous avons été le levain de ce pain qu'aujourd'hui nous mangeons gris.

Fanny FILOSOF.

P.S. Le Parquet se pourvoit en appel.

LA JOURNÉE DES FEMMES FLAMANDES



Sur l'opportunité d'un Ministère de la condition féminine.

C'est à l'Ancienne Belgique à Bruxelles que les femmes flamandes ont fêté leur 13ème journée des femmes. Quand on parle avec elles, elles se plaignent toujours du peu d'activités féministes qui se déroulent dans leur région et pourtant des centaines de femmes de tout âge se bousculaient pour participer à la fête et des dizaines et des dizaines de stands d'organismes aux projets les plus variés présentaient aux visiteuses leur documentation. Bref une atmosphère comme celle que nous aimerions retrouver de temps en temps!

Journée des Femmes fort sage par ailleurs. Signalons cependant une action des femmes opposées à l'armée. En faisant éclater des pétards elles lancèrent du haut du balcon des tracts multicolores tout en déroulant des calicots sur lesquels on pouvait lire: «PAS UNE FEMME, PAS UN HOMME, PAS UN FRANC POUR L'ARMÉE» et «FEMMES, REFUSEZ LE SERVICE MILITAIRE».

A la tombée de la nuit, les femmes contre l'armée organisaient dans les rues une manifestation aux flambeaux. En outre, des femmes de mineurs du Kent prirent la parole et appelèrent à la solidarité. Elles demandèrent surtout d'effectuer des collectes de jouets, de vêtements et de nourriture pour que l'absence de cadeaux à la Noël ne puisse pas servir de prétexte pour briser la grève. Elles furent acclamées par l'auditoire.

Mais revenons à présent au thème de la journée: «une véritable politique d'émancipation des femmes». Avec le remplacement de Monica ABICHT par Anne-Sophie VAN NESTE à la présidence du VOK on peut observer un glissement de l'ac-

cent mis sur le social vers la politique et une orientation vers l'institutionnel. Au cours du débat, sur la scène, à gauche, se trouvaient les femmes du VOK mêlées à diverses activités qui firent un petit exposé des difficultés qu'elle rencontraient dans leurs luttes pour l'émancipation des femmes, à droite des femmes du monde politique (Anne-Marie NEYTS-UYTTEBROECK, PVV, une chaise vide qu'aurait dû occuper une représentante de Vrouw en Maatschappij (CVP) qui avait fait savoir quelques jours plus tôt qu'elles ne participeraient pas à la journée, puisqu'elles n'avaient pas été associées à la préparation, Nolly MAES (VU) et Léona DETIEGE (SP). Toutes ces femmes furent d'accord sur la nécessité de créer un ministère à l'émancipation des femmes, occupé par une femme féministe (cette problématique n'a pas encore été discutée du côté francophone). Le temps laissé à la salle pour intervenir et poser des questions fut malheureusement fort limité.

Si les femmes de parti mirent l'accent sur la nécessité du vote des femmes pour les femmes, à l'entrée massive de femmes (de préférence féministes) dans les partis qu'elles reconnaissent d'autre part machistes comme il n'est pas possible, les femmes du mouvement exprimèrent le besoin de trouver des alliés dans leur lutte. Autre témoignage de la santé du VOK: il avait obtenu que le matin même trois femmes seraient opposées au ministre DEHAENE pour parler de la politique de l'emploi, (temps partiel, chômage, article 143) dans une émission «Konfrontatie», pendant de la BRT au «Face à la presse». Marijke COLLE, (fem. soc.) et Marina HOORNAERT (FGTB flamande), attaquèrent la politique antifemme du gouvernement tandis que Simone CREYFT, (KAV qui correspond dans les contextes politiques flamand à «Vie Féminine») naviguait au plus près pour soutenir les travailleuses sans trop mettre en cause la politique de MARTENS V et inversement. Une fois de plus, la différence de comportement entre les médias du nord et du sud du pays apparaissent en toute clarté. Alors que la voix des femmes a une certaine existence au nord, que ce soit dans la presse écrite ou parlée, dans le sud c'est quasi le black-out total ou au mieux le dénigrement ou le récit d'un événement anodin ou la discussion complaisante de conflits au sein du mouvement des femmes.

LIEUX DE FEMMES A BRUXELLES

Deux asbl se sont installées dans la même maison fraîchement repeinte, pimpante et gaie, du côté d'Edith Cavell.

Le Centre REPARTIR, organisme d'éducation permanente qui existe depuis 1976, a pour objet principal de faciliter l'insertion ou la réinsertion des femmes dans la vie active.

Il propose en particulier deux stages de formation, subsidiés par le Fonds Social Européen, ce qui en permet la gratuité:

- Remise en route: 44 h à raison de 3 jours par semaine de 10 h à 15 h.

- Entraînement aux Responsabilités: 100 h à raison de 4 jours par semaine de 10 h à 15 h.

Il offre aussi une dizaine d'Ateliers qui, sur une courte durée (12 h environ) ont pour objet d'amener les participantes à une meilleure connaissance d'elles-mêmes afin de les rendre plus conscientes de leurs

possibilités et de leurs désirs (esthétique et présentation, entraînement à la communication, gestion du temps, gestion du stress, expression corporelle,....).

De Page en Page, une nouvelle asbl, veut animer un lieu de rencontres, d'information et de formation.

Vous y trouverez:

- des Ateliers: couture rapide, cuisine saine, gymnastique douce, linogravure, marionnettes, mais aussi écriture et philosophie;

- une Cafeteria avec table d'hôte (mardi et jeudi de 12 h à 14 h et de 18 h 30 à 21 h);

- des salles confortables à louer pour 5, 12 ou 40 personnes;

- de la documentation axée principalement sur la vie associative et des livres à consulter sur place.

rue Marie Depage 53

1180 Bruxelles

CENTRE REPARTIR: 347.15.08

DE PAGE EN PAGE: 343.52.38



FESTIVAL DE MUSIQUE INTERNATIONAL POUR LES FEMMES

Les femmes des Pays-Bas ont l'intention d'organiser un Festival de Musique International pour les femmes à l'automne 1985 pendant deux jours et demi.

Elles invitent toutes les femmes intéressées à participer (chœurs, solistes, groupes, etc.) à prendre contact avec elles en précisant le genre de leur prestation et en envoyant, si possible, une bande d'enregistrement.

Festival de Musique pour les femmes

Département Twente
Jupiterstraat 25
7557 LA HENGELLO (OV)
PAYS-BAS
Tél.: 074/772959

Une loi contre le sexisme

Dans le dernier numéro de Chronique, j'ai signalé que le n° 14 (Automne 1983) de la «Revue d'en Face» consacrait tout un dossier à l'analyse du projet de «loi anti-sexiste déposé par le ministère des Droits de la femme en France». J'ai oublié à cette occasion de signaler que le n° 444 (de juillet 1983) de la revue Les Temps Modernes, avait consacré lui aussi divers articles à cette question notamment sous la plume de Mari-Jo DHAVERNAS, Liliane KANDEL, et Beatrice SLAMA.

Quatre femmes lauréates du «Prix Nobel alternatif»

Le «Prix Nobel alternatif» a été attribué lundi, à Stockholm, à quatre femmes: Mmes Iman Khalifeh (Liban); Winefreda Geonzon (Philippines), Wangai Maathai (Kenya) et Ela Bhatt (Inde), apprend-on auprès de la fondation «Right Livelihood Prize» qui attribue le prix.

Le «prix Nobel alternatif», destiné à faire contre-poids au Prix Nobel jugé «trop élitiste», a été fondé en 1930 par le philatéliste germanosuédois Jakob Von Yxhull, qui a vendu sa collection de timbres pour financer le prix.

Les quatre lauréates se partageront les 350.000 couronnes du prix qui leur sera remis, selon la tradition, la veille de la remise des Prix Nobel, soit le 9 décembre prochain, à Stockholm.

Mme Khalifeh a reçu le prix pour avoir inspiré une manifestation pacifiste de femmes et d'enfants à Beyrouth. Mme Geonzon, avocate, a été récompensée pour avoir fondé un mouvement d'aide à des prisonniers. La Kenyane Wangari Maathai a été nommée co-lauréate pour ses travaux de biologie sur le reboisement de régions menacées par l'érosion du sol. Enfin, Mme Ela Bhatt est une des fondatrices du mouvement «Self Employed Women's Association», une organisation syndicale de femmes à tendance autogestionnaire.

Le «Prix Nobel alternatif» est attribué par un jury international où siègent notamment le directeur de la Fondation suédoise Dag Hammarskjöld et le navigateur norvégien Thor Heyerdahl, connu pour son expédition du Kon-Tiki.

En France, le comité national d'éthique pour les sciences de la vie et la santé s'est prononcé contre le recours aux mères de substitution pour résoudre le problème d'infécondité d'un couple.

IL Y A MAC ET «MAQUE»

Plusieurs journaux nous apprennent qu'une femme de la plus haute société américaine, Sydney BARROWS, descendante des immigrants du Mayflower, dirigeait à New-York un réseau d'une trentaine de call-girls, spécialisé dans la distraction des hommes d'affaires. Ils nous apprennent en outre que le chiffre d'affaires du réseau se situe entre 750.000 et 1,5 million de dollar par an. Ce réseau est illégal mais généralement toléré. Dans le cas du réseau de Sydney BARROWS, les autorités sont intervenues. Les journaux ne nous apprennent pas, par contre, comment les bénéficiaires étaient répartis, ni pourquoi d'autres réseaux n'auraient pas été inquiétés.

Deux questions viennent à l'esprit: une femme proxénète, est-ce plus scandaleux qu'un hom-

me? Ou, au contraire, gérait-elle cette entreprise comme un autre business, disons «honnêtement», mettant en péril le trafic criminel des autres proxénètes?

LES ELECTIONS TUENT

Margie Yelma BARFIELD coupable d'avoir empoisonné 4 personnes a été exécutée en Caroline du Nord le 2 novembre 1984. Elle est la première femme depuis 22 ans à être exécutée aux USA.

Elle avait invoqué pour sa défense une utilisation abusive d'anti-douleurs.

Le refus de sa grâce par le gouverneur démocrate Hunt est probablement lié aux élections qui se déroulaient quatre jours plus tard et où il était opposé à Jesse Helms, sénateur d'extrême-droite qui investit un milliard de francs dans sa campagne publicitaire et utilisa abondamment des spots TV pour salir son adversaire. Dans un état conservateur où selon les sondages, 3/4 de l'électorat se prononcent en faveur de la peine de mort, la vie de Margie Yelma BARFIELD ne pèse plus fort lourd dans la balance.

Mariage et divorce au Portugal

Dans un de ses derniers numéros (4 + 1983) le Boletim de la Comissão da Condición Feminina, du Portugal présente quelques chiffres sur l'évolution récente (1975-1979) du mariage et du divorce au Portugal.

L'évolution du Portugal ressemble à celle des autres pays d'Europe, mais le mouvement est plus rapide. Si en 1975 les divorcés catholiques représentaient moins de la moitié, quatre ans après ils représentaient près de 70 % de l'ensemble.

Dans l'ensemble des divorcés, la part de ceux qui n'ont pas d'enfant diminue, la part de ceux qui ont un enfant reste stable, et la part de ceux qui ont 2,3,4 enfants ou plus augmente.

En 1978 près de la moitié des divorces suivait la procédure du «consentement mutuel».

Adresse:

Boletim de la Comissão da Condición Feminina
av. da Republica n° 32, 2° Esq°
1000 LISBOA
PORTUGAL

UNE FEMME DU POUVOIR

Ce qu'il est d'usage d'appeler un grand homme d'état, est mort, assassiné à New Delhi. Indira GANDHI présida aux destinées de l'Inde pratiquement sans discontinuité de 1966 jusqu'à sa mort le 31 octobre 1984.

Pays énorme, où vit un sixième de l'humanité (700 millions) aux traditions éthico-culturelles multiples, plusieurs religions. Devenue premier ministre parce qu'elle était la fille de JAWAHARLAL NEHRU, elle se maintiendra au pouvoir grâce à ses talents politiques. Ayant opté pour le socialisme, elle prétendit vouloir combattre la pauvreté, les injustices sociales et les systèmes de castes. Elle entra en guerre en 1971 contre le Pakistan pour soutenir la sécession du Bangladesh.

Démocratique, elle le sera tant que son pouvoir ne sera pas contesté. En 1974, l'opposition l'accusa de corruption et d'autocratie et en réplique elle instaura l'état de siège au cours duquel certaines libertés civiles sont suspendues.

50.000 personnes furent emprisonnées sans autre forme de procès. De plus le mécontentement s'accrut suite à un programme de limitation des naissances qui se concrétisa surtout par des stérilisations forcées. Nepotique, elle imposa son fils préféré, son cadet, qui mourut il y a quelques années dans un accident d'avion. Elle avait créé une dynastie. Elle a finalement réprimé la rébellion sikh' dans le sang, appelant sur elle la vengeance du fanatisme religieux.

Les indiens l'appelaient leur mère. Etait-ce donc bien une femme? Sensible à toutes les misères, elle ne semble pas avoir été particulièrement émue par le sort peu enviable des femmes indiennes.



La nature de la femme

«Woman's nature» réunit des articles de femmes américaines qui travaillent dans les sciences dites exactes et les sciences dites humaines. Plusieurs femmes, Ruth HUBBARD, Elisabeth FEE, Karen MESSING, Eleanor REACOCK, consacrent leurs écrits à tenter de démystifier non pas la valeur de l'objectivité scientifique mais ce qui se dissimule en fait derrière ce concept et les conséquences qui en découlent, notamment pour les femmes ou des groupes minorisés.

Le grand ennemi à débusquer est la subjectivité et on tente de nous persuader que la connaissance n'a rien à voir avec la subjectivité du scientifique, seule la méthode scientifique entre en jeu. De là, on peut évidemment conclure que le sexe, la couleur ou la situation sociale du scientifique n'ont aucune incidence. Cette même logique entraîne l'évacuation totale de la responsabilité du savant en ce qui concerne la relation entre connaissance et production. Et pourtant, en y regardant d'un peu plus près, on est bien obligé de constater que, dans leur grande majorité, les scientifiques sont des hommes blancs, universitaires, économiquement privilégiés qui appartiennent soit au groupe hégémonique, soit s'identifient à lui.

C'est un ouvrage d'ethnologie du passé que nous trouvons dans cette collection des PUF qui devait se consacrer à l'histoire.

Il s'agit donc d'une pure description du système familial en Haute Provence. On plonge dans la vie concrète, on voit vivre le milieu rural.

On sait pourquoi ceux-ci se marient, se disputent, se séparent (rarement).

On observe les stratégies des parents pour préférer certains enfants, tout en ne se coupant pas des autres. Le fils choisi comme héritier privilégié restera cependant sous la coupe de son père jusqu'à la mort de celui-ci.

Dans cette structure très patriarcale, la famille autoritaire ou «famille-souche» de Haute Provence que l'on connaît, le statut des femmes n'est pas des plus enviables. On découvre cependant qu'elles tiennent leur rôle de minorisées avec une certaine force, ne fût-ce que physique.

Si cette photographie d'un milieu populaire de l'ancien régime est minutieuse et sympathique, on n'y apprend cependant pas grand chose. On vérifie, deci de-là, une connaissance incertaine, ou on manie la compréhension d'une coutume ou d'une institution. On ne distingue cependant pas l'évolution,

le mouvement de l'histoire. On cherche le raisonnement, l'explication, la compréhension, profondément historiques.

Elisabeth FEE se pose la question de savoir si une science féministe est possible. Comme elle considère que la science est déterminée par le contexte social, elle n'a pas grand espoir tant que la libération des femmes ne sera pas considérée comme un problème majeur. Elle se risque néanmoins à définir quelques caractéristiques de cette science qui ne serait plus basée sur le divorce entre objectivité et subjectivité mais tenterait plutôt d'intégrer tous les aspects de l'expérience humaine dans la compréhension du monde naturel.

Karen MESSINE étudie comment on fabrique un scientifique et les choix qui peuvent déterminer les différentes étapes d'une recherche, exemples éclairants à l'appui.

Un article très intéressant, celui de la socialiste féministe, Joan SMITH, qui tout en rendant hommage aux féministes (probablement trop peu comme ici), Gayle RUBIN, Nancy CHODOROW, Zilla EISENSTEIN et Heidi HARTMAN leur reproche de dissocier complètement mode de production et patriarcat, de globaliser les problèmes liés au patriarcat de manière trop déterministe et historique et de

passer trop légèrement à l'universalité risquant ainsi de rejoindre les sociobiologistes qui expliquent également l'univers par «l'essence», en écartant les caractéristiques immédiates. Citons Zilla EISENSTEIN: «Il existe une continuité dans l'histoire patriarcale qui n'a pas existé dans l'histoire économique... mais ses qualités universelles sont maintenues même si elles sont redéfinies spécifiquement».

Il faut encore signaler entre autres le travail de l'anthropologue Lila LEIBOWITZ «Origines de la division sexuelle du travail» qui propose un modèle qui diffère de celui de Lévi-Strauss, épousé par la plupart des structuralistes. Ce modèle propose que la production en vue de la distribution a non seulement précédé la division sexuelle du travail mais aussi les tabous d'incestes et les systèmes de mariages, s'écartant ainsi de structuralistes qui font de ces institutions les fondements mêmes de la société humaine. Chacun de ces articles s'accompagne d'une bibliographie imposante.

Nadine Plateau

Woman's nature: rationalization of Inequality, éd. par Marian Lowe et Ruth Hubbard, Pergamon Press, 1983, 155 p. (coll. The Athene Series).

La maison du père

C'est un ouvrage d'ethnologie du passé que nous trouvons dans cette collection des PUF qui devait se consacrer à l'histoire.

Il s'agit donc d'une pure description du système familial en Haute Provence. On plonge dans la vie concrète, on voit vivre le milieu rural.

On sait pourquoi ceux-ci se marient, se disputent, se séparent (rarement).

On observe les stratégies des parents pour préférer certains enfants, tout en ne se coupant pas des autres. Le fils choisi comme héritier privilégié restera cependant sous la coupe de son père jusqu'à la mort de celui-ci.

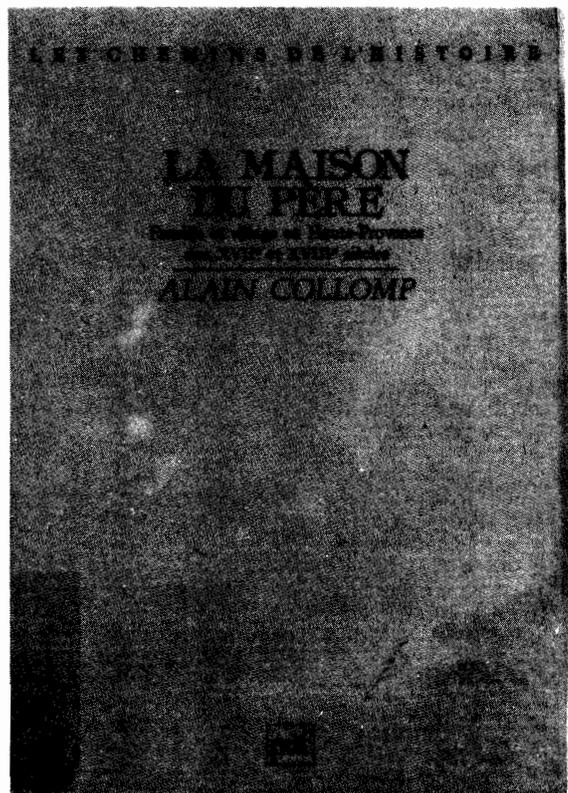
Dans cette structure très patriarcale, la famille autoritaire ou «famille-souche» de Haute Provence que l'on connaît, le statut des femmes n'est pas

des plus enviables. On découvre cependant qu'elles tiennent leur rôle de minorisées avec une certaine force, ne fût-ce que physique.

Si cette photographie d'un milieu populaire de l'ancien régime est minutieuse et sympathique, on n'y apprend cependant pas grand chose. On vérifie, deci de-là, une connaissance incertaine, ou on manie la compréhension d'une coutume ou d'une institution. On ne distingue cependant pas l'évolution, le mouvement de l'histoire. On cherche le raisonnement, l'explication, la compréhension, profondément historiques.

La maison du père: famille et village en Haute-Provence aux XVII et XVIII siècles, COLLOMP Alain, préfacé par Emmanuel LE ROY LA DURIE, puf, 1984, 340 p.

H.P.P.



L'amant

Tu achètes l'Amant. Tu te l'offres, elle, Marguerite Duras. Puis tu te prends le temps sur ton jour, sur ta nuit, pour le lire, d'une traite. Cette fois encore, c'est un cadeau.

Après une lecture de Marguerite Duras, inévitablement on plagie. Les mots en trop, ceux qui lient, de subordination ou de conjonction, les indispensables des langues étrangères, ceux qui aident à donner le sens, on essaie, après cette lecture, d'en user moins, d'en moins user: le moins de mots pour plus d'intensité.

M. Duras écrit l'amour. Je ne reconnais pas, à peine. Je dois quitter la confusion: quand je vois le mot «amour» je dois lire «passion» sinon je me perds. De la passion il est toujours question. Et la souffrance. Inévitable. La non-souffrance comme souffrance encore, la pire, l'inhumaine, la non-souffrance de Lol. V. Stein. Amour-passion, haine, souffrance, tout l'eau, l'air et le feu de M. Duras, la vie et chaque élément de cette vie est à vivre intensément.

Je ne re-connaiss pas la souffrance que j'ai à lire M. Duras parce que je ne re-connaiss pas l'impression d'avoir vécue repliée, chaque souffrance au minimum, escamotée dans un repli, puis re-couverte par l'oubli. Sur-vie, voilà ce que j'ai toujours pensé, que je pense encore, sauf quand je lis M. Duras. Alors, ma sur-vie est sans-vie, alors je la hais.

Je retourne au livre, dans le pourquoi de ce que dois faire ici, dans Chronique, pour vous. Et me voilà muette, la plume en suspens. Je ne peux pas dire le style, ni résumer la narration. Seulement ce qui m'a touchée. Les amants, non. La petite fille et le petit chinois, ils ne m'ont pas touchée, érotisée peut-être, parfois. Ils sont, pour moi, le roman du livre. La mère, oui, la mère est pour moi la raison du livre, la souffrance du livre, la chance de M. Duras. En orpheline que j'ai été très tôt, la mère de M. Duras ne me renvoie pas à la relation à ma mère, ce sera peut-être votre voyage le plus facile, je pense. Moi, je me narcissise dans la mère de M. Duras. Voilà sans doute le pourquoi de la petite qui ne me touche pas, la mère oui: moi. Quand elle dit «la mère» M. Duras ose jusqu'au scandale de la préférence comme déjà, si visible, dans «Des journées entières dans les arbres».

Pour l'ainé, le voleur, le vaurien, tout, jusqu'à l'épuisement, jusqu'au dénuement, jusqu'à la privation des plus jeunes.

Et rien qui ne peut empêcher l'adoration des trois enfants pour la mère même dans l'inégalité. Inégalité vécue dans la cruauté du savoir de cette inégalité. Je n'ai pas été cette mère-là, je me délie sans douleur dans la certitude de cela. Seulement là, sinon je ne peux pas lire une ligne sur la mère de M. Duras sans le poignard sur la peau, près du cœur. Du cri, du battre des absences, de la folie, et il s'enfoncent.

La cicatrice possible est là: «J'ai eu cette chance d'avoir

une mère désespérée d'un désespoir si pur que même le bonheur de la vie, si vif soit-il, quelquefois, n'arrivait pas à l'en distraire tout à fait.» (page 22) et aussi: «J'oublie tout, j'oublie de dire ça qu'on était des enfants rieurs, mon petit frère et moi, rieurs à perdre le souffle, la vie.» (p 78) et «Chacun pense et elle aussi la mère que l'on peut être heureux dans cette maison défigurée.» (p 77).

Pourtant, dans les rafales, les fantasmés, les absences de la mère, trois vies aux antipodes: celle de l'ainé, usée par le trop de la mère, celle du petit frère, usée par la méchanceté de l'ainé et celle de Marguerite Duras telle qu'elle se montre en écriture, théâtre, cinéma. Malgré, à cause, hors de la mère? «Celle-ci, un jour, elle le savait, elle partirait, elle arriverait à en sortir» (p 31) ou dans cette force déjà de la petite «... ce que je voulais avant tout autre chose c'était écrire, rien d'autre que ça, rien» (p 31).

A lire «l'Amant» reviennent les autres livres: «Un barrage contre le Pacifique», «Des journées entières dans les arbres» qui racontent déjà la famille. «J'ai beaucoup écrit de ces gens de ma famille mais tandis que je le faisais ils vivaient encore, la mère et les frères, et j'ai écrit autour d'eux, autour de ces choses sans aller jusqu'à elles» (p 14) et l'Indochine: «Le vice-Consul», «India Song» et d'autres qui ont toujours un rapport entre eux, celui de la passion. Et on replonge dans ces livres... tout un dimanche... Marguerite Duras jusqu'à l'écoeurement.

F. Filosof.



L'amant, Marguerite DURAS, éd. de Minuit, 1984, p. 142, 358 F.

LECTURES

Des femmes qui s'aiment

En 1984 il existe en France toute une littérature concernant les homosexuels, mais encore très peu sur les lesbiennes. C'est ce qui a motivé Evelyne Le Garrec à recueillir de nombreux et variés témoignages de femmes homosexuelles d'aujourd'hui, comme elle l'a expliqué à Apostrophes lors de l'émission intitulée «Femmes Libérées» du 9 novembre dernier. Il est piquant sinon affligeant de remarquer que l'opinion masculine, en l'occurrence représentée par Bernard Pivot, ne semble pas avoir évolué d'un pouce depuis les années 60: femmes libérées = femmes libres de baiser le plus possible!!

Ce livre a donc le mérite d'exister et d'éplucher les «grands» thèmes lesbiens à l'aide d'exemples vécus (mode de vie, type de relation, les boîtes, les Jules, lesbianisme et féminis-

me, etc.). Il fait le point sur les difficultés qui subsistent pour les «femmes qui s'aiment» à vivre dans une société où l'idéologie hétérosexuelle «garde force de loi et reste le modèle unique et contraignant». Difficultés à s'avouer lesbienne, à l'avouer aux autres et surtout à sa mère. Difficultés à vivre ses relations au grand jour (l'auteur appelle cela «la frustration du geste de tendresse»). Difficultés dans la relation à sortir des rôles traditionnels (heureusement le féminisme a quelque peu ébranlé ce schéma). Difficultés à acquérir une reconnaissance sociale.

Mais on y lit aussi toutes les tentatives souvent passionnantes pour surmonter ces embûches souvent fort intériorisées. Tel le cas de Nadia et Annie qui ont osé réclamer le certificat de concubinage -et qui l'ont obtenu- pour que Nadia puisse bé-

néficiaire de la sécurité sociale de sa compagne, et le statut davantage en France de «couple d'artistes» auprès de la Chambre des Métiers (elles sont vendeuses ambulantes de produits alimentaires de leur propre fabrication).

Un chapitre entier est consacré aux lesbiennes de Berlin («une vieille tradition berlinoise», dans les années 20 et 30 il y avait même un hôpital dont tout le personnel était féminin sans compter une soixantaine de clubs et de bars de femmes). Les Berlinoises ne manquent pas d'imagination, ni d'initiative: visite guidée en bus du Berlin lesbien, restaurant dans un immeuble squatté, «La Ruée vers l'Or» une association qui aide à financer des projets de femmes, etc.

Qu'elles cohabitent en couple, en communauté, vivent séparément ou seules, parfois même

à 10.000 km de distance, avec ou sans enfants, il leur faut penser leur vie, évaluer leurs vrais désirs, élaborer des projets puisque la société ne leur fournit pas de lignes toutes tracées qui correspondent à ce qu'elles veulent.

Je pense que ce livre rend bien compte de la richesse de la démarche lesbienne et surtout de la diversité de ces démarches. Les lesbiennes, femmes-miroirs? Non, lesbiennes, femmes multiples!

A lire (aussi par les hétéros).

Dani Frank.

H.P.P. signale que toute vieille hétéro qu'elle soit elle lit depuis toujours sans discrimination toute publication. Elle n'est pas la seule.

N.D.L.R.

Des femmes qui s'aiment. Evelyne LE GARREC, Seuil, 1984, 279 p.

Revue féministes



KINESIS (Vancouver) de septembre 84 publie plusieurs articles sur la défaite des femmes consécutive à la victoire de la droite aux élections canadiennes, un long texte pratique sur la manière d'examiner et de soigner le vagin et ses infections, et un dossier sur les liens entre le féminisme et l'anarchisme qui ont en commun de susciter la peur et la haine. Mais si ces deux mouvements ont plus d'un trait de ressemblance comme le refus du pouvoir d'un individu ou d'un groupe sur un autre, l'idée que le personnel est politique et la préférence pour les petits groupes qui privilégient la liberté individuelle et la participation des membres, dans la pratique, le mouvement anarchiste est dominé par des hommes qui ont bien du mal à mettre leurs théories en pratique. Avec la création d'anarcha-féminisme, le lien entre féminisme et anarchisme est aujourd'hui plus explicite et la présence d'anarchaféministes dans les camps pour la paix devrait resserrer ce lien.

Enfin un article sur le sexisme dans les médias intitulé «Start Complaining» (commencez à réclamer) et des conseils très pratiques comme le type de lettres à envoyer, les coups de téléphone à donner, jusqu'à la manière d'organiser des manifestations. Au Canada, une organisation nationale de femmes «**MEDIAWATCH**» qui lutte contre la représentation dévalorisée de la femme, distribue des fr mulaires qui peuvent être utilisés pour se plaindre du sexisme dans les médias canadiens. Ces plaintes semblent avoir un grand impact sur les agences de publicité car elles considèrent qu'une plainte équivaut à 44 consommateurs, quand 10 personnes se plaignent, cela veut dire 440 consommateurs, la publicité est retirée. A quand un Mediawatch belge?

BROADSIDE (Toronto, Ontario) d'octobre 84, publie un article sur les femmes et la science de J. Johnson dans lequel elle remet en question la prétendue neutralité politique de la science. Elle s'amuse à démontrer que la méthode scientifique n'est rien d'autre que l'application de quelques principes de sens commun qui n'excluent

pas les «bias» (mot cher aux Américaines signifiant «déformation, parti-pris»).

La démarche scientifique est celle que nous adoptons quand nous essayons de comprendre ce qui se passe autour de nous. La comparaison est un peu grosse et heureusement Johnson ne s'arrête pas là, elle reconnaît que la science a apporté une contribution unique à la compréhension des phénomènes naturels, permet de réduire la faim, la maladie etc., et que donc cela vaut la peine d'y jeter un coup d'œil. Il est nécessaire de posséder une théorie, une idée préconçue de la structure d'un phénomène pour pouvoir l'analyser. Mais comme tout ce qui s'éloigne de cette théorie est perçu comme anormal, il est dès lors impossible de produire une nouvelle description et la théorie fondamentale limite notre pensée.

Sur le plan méthodologique on a mis au point des techniques pour éliminer les «bias» intellectuels mais c'est oublier les bias sexistes, racistes et classistes qui font partie du système institutionnel.

Johnson critique ensuite les médias qui se contentent de répercuter les conclusions des scientifiques alors même que les problèmes font l'objet de controverses dans le milieu concerné.

Enfin elle explore les difficultés rencontrées par les femmes scientifiques dont le travail est ignoré par les commissions scientifiques et les médias. Ainsi Rosalind Franklin aurait dû être reconnue pour ses travaux sur la structure de l'ADN. En conclusion Johnson affirme que la science doit exister mais est inacceptable telle quelle car elle doit être utile aux besoins des gens et non un moyen de contrôle et de profit. Elle déplore qu'il faille consacrer du temps à critiquer une science comme la sociobiologie au lieu de répondre aux besoins des femmes et pense qu'il faut travailler avec des non-scientifiques pour rendre la science et la technologie accessibles à plus de femmes ce qui leur donnera plus de contrôle sur leurs vies et augmentera le nombre de femmes ayant une approche féministe de la science.

Le numéro de novembre 84 de **OFF OUR BACKS** (Washington DC) nous offre un compte-rendu détaillé du colloque de la National Women's Studies Association (Association nationale pour les Etudes Féministes) qui s'est déroulé en juin 84.

Le colloque s'est ouvert par une session générale où plusieurs oratrices, toutes active-

ment engagées dans l'enseignement féministe, ont énuméré les problèmes cruciaux pour les Etudes Féministes:

1. Analyser la relation des EF aux besoins de survie au niveau international (besoin de nourriture, de santé, de paix).

2. Comprendre pourquoi et comment les systèmes de pouvoir se reproduisent.

3. Explorer l'ADN de la structure sociale.

4. Combattre toute théorie concernant la nature des femmes qui tend à accentuer les différences sexuelles.

5. Questionner notre modèle de femme comme victime et porter attention aux ressources et à la force des femmes.

Souci donc de lier la recherche féministe aux besoins des femmes. Une oratrice a raconté l'expérience d'un centre de femmes et de l'Université d'Okla-homa qui a mis les services, c'est-à-dire le temps et les compétences des étudiants en Etudes Féministes à la disposition de la communauté, toute personne pouvant s'adresser au département EF de l'université pour conseils, informations etc...

Souci ensuite de resituer les EF dans un contexte global et volonté de s'attaquer non seulement au problème de sexe mais aussi de classe et de race. Les interventions radicales de femmes de couleur à la conférence de 83 ont amené les organisatrices à prévoir cette année une assemblée plénière sur le thème «le féminisme est-il à l'ordre du jour pour les femmes de couleur?». Mais par peur de déclencher les passions, elles avaient demandé aux oratrices de «parler des problèmes des femmes de couleur sans se concentrer spécifiquement sur le racisme», ce à quoi une oratrice a rétorqué que cela n'avait pas de sens et qu'il fallait se demander si le féminisme tient compte des problèmes et des préoccupations des femmes de couleur.

Pour définir le féminisme, il faut d'abord définir les besoins des différents groupes de femmes. Une autre oratrice a rappelé que le féminisme a trop longtemps été défini par les femmes blanches de classe moyenne et qu'il faut développer la compréhension et la tolérance. Une Indienne a décrit le rôle des femmes dans les tribus: un quart des familles ont une femme à leur tête, 67 femmes sont chefs de tribu; les hommes n'ont jamais exercé de pouvoir absolu sur les femmes.

Pour elle il est plus important pour les Indiennes de permettre la survie de la tribu que de

lutter par exemple pour le droit à l'avortement. Une Chinoise a affirmé que le féminisme n'est pas le seul point à l'ordre du jour, racisme et classisme doivent également être combattus.

Des ateliers ont réuni des femmes sur des sujets comme la science, le vieillissement, la sexualité mais les plus mouvementés semblent avoir été les ateliers sur le racisme révélant combien ce problème est aigu aux USA, soulève les passions et provoque des réactions et prises de position très divergentes. Dans ces ateliers, de nombreuses femmes ont apporté des témoignages personnels provoquant dans le public des larmes au récit de la souffrance que représente l'assimilation, de la culpabilité et de la haine de soi qu'elle entraîne, mais aussi des rires parce que les femmes de couleur se libèrent et sont plus fortes pour exprimer leur vérité.

N.P.

LOVER 84/3 (Pays-Bas)

Principalement trois articles. «Le comportement des femmes dans les camps japonais en Indonésie (1942-1945). Une biographie de la poétesse lesbienne Renée VIVIEN et de longs développements sur son œuvre. Une biographie commentée de la romancière Rachilde, créatrice d'héroïnes subversives et sulfureuses. Bibliographie importante.

Lilith. Sept-oct 84 (Flandre).

Dans une interview, Lili GOEMINNE, membre du Vrouwen Verlag Komitee explique son choix d'une existence de lesbienne. Vous pouvez faire connaissance avec l'écrivaine noire américaine, Alices WALKER, féministe et womaniste. Le député socialiste Luc Van Den Bossche s'explique sur sa proposition de loi visant à attribuer aux enfants le nom de leur mère.

SPARE RIB Octobre 1984 (Grande-Bretagne)

Une interview de femmes de mineurs en grève: une version 1984 du «Sel de la Terre». Des femmes se groupent pour dénoncer le danger de l'amiante non seulement à l'usine mais aussi dans les domiciles. L'amiante est en effet largement utilisé dans les matériaux de construction. Elles dénoncent le laxisme des autorités. SUNITI SAMJOSMI, une poétesse lesbienne, originaire des Indes témoigne.

Elle offre une large gamme de documents sur le féminisme, la condition féminine et féministe. Vous pourrez y consulter les ouvrages de références, les revues féministes d'ici et d'ailleurs, des dossiers thématiques, etc.

Elle est ouverte du lundi au vendredi de 10 h à 18 h
Le mardi de 10 h à 19 h et sur rendez-vous.

Dans chaque numéro de **CHRONIQUE** sont reprises toutes les nouveautés reçues en service de presse (SP) ou achetées par l'Université des Femmes (acq).



DIVERS

Rapport annuel 1983, Bureau des statistiques universitaires, Fondation Universitaire, 1984, 375 p, SP.

MEDIAS

La publicité n'affiche pas la couleur, GUYON Françoise, De-noël, 1984, 167 p, SP.

La pub, son théâtre, ses divas, l'argent de la séduction, Barthélémy et Bruno TILLIETTE, Autrement, 1983, 233 p, (coll. Autrement n° 53, octobre 83), Acq.

PHILOSOPHIE

La raison et la passion: réflexion sur les limites de la connaissance, HAMBURGER Jean, Seuil, 1984, 162 p, Acq.

La philosophie du non: essai d'une philosophie du nouvel esprit scientifique, BACHELARD Gaston, PUF, 1981, 145 p, (coll. Quadrige), Acq.

L'univers irrésolu: plaidoyer pour l'indéterminisme, POPPER Karl, Hermann, 1984, 159 p, Acq.

PSYCHOLOGIE PSYCHANALYSE

L'image inconsciente du corps, DOLTO Françoise, Seuil, 1984, 375 p, SP.

Psychologie et sciences au service de la répression, ZAMARIA Gilles, La Pensée Universelle, 1984, 192 p, SP.

SOCIOLOGIE - POLITIQUE - ECONOMIE

Quoi de neuf, Adam? Couples aujourd'hui, DE RIDDER Guido, Casterman, 1983, 166 p, (coll. L'Ecole des parents), SP.

Des hommes... des hommes... oui mais des femmes aussi, Types, Paroles d'hommes n° 6, avril 1984, 80 p, SP.

La famille subversive, MOUNT Ferdinand, P. Mardaga, 1984, 285 p, (coll. Psychologie et Sciences Humaines), SP.

Le pouvoir est pour demain: les femmes dans la politique suisse, TORRACINTA-PACHE Claire, éd. de l'Aire, 1984, 169 p, SP.

Le Temps Libre: Un Temps Social, SAMUEL Nicole, avec la collaboration de Madeleine ROMER, Librairie des Méridiens, 1984, 207 p, SP.

Femmes et hommes d'Europe en 1983: la condition féminine, le travail professionnel, la participation socio-politique, Commission des Communautés Européennes, I 1984, I, 185 p, 1171 p d'annexes, SP.

FAMILLE - COUPLE - MATERNITE - PATERNITE...

Couple et mariage, ouvrage collectif sous la direction d'Albert DESSEPRIT, Chronique Sociale, 1981, 137 p, (coll. L'Essentiel), SP.

FEMMES ETRANGERES - FEMMES DANS LE MONDE: CONDITIONS ET LUTTES

«Maintenant vous avez touché les femmes». La Résistance des femmes africaines aux lois sur le laissez-passer en Afrique du Sud, 1950-1960, SCHMIDT Elizabet S, Centre des Nations-Unies contre l'apartheid, 1983, 96 p, (Notes et documents: 6/83), Don.

Les femmes dans la Communauté européenne, Office des publications officielles des Communautés européennes, 1984, 35 p, (Documentation européenne 4/84), SP.

Mujer en Nicaragua, Association de Mujeres Nicaraguen-

ses, Luisa Amanda Espinoza, Nueva Nicaragua, 1984, 84 p, Don.

VIOL - VIOLENCES - PORNOGRAPHIE - PROSTITUTION

Dossier, Collectif pour femmes battues, mai 1984, 82 p, Acq.

Viol et violeurs, BILLON Bernard, éd. du CNRS, 1984, 91 p, (Cahiers sur la Femme et la Criminalité), SP.

FEMMES - TRAVAIL

La promotion de l'agent féminin fonctionnaire, Marie-José de MENDITTE, 11 IXIII p, Don.

La Mujer en las Cooperativas Agropecuarias en Nicaragua, CIERA, 1984, 167 p, Don.

Travail des femmes et famille, Dunod, 1984, 11331 p, Sociologie du travail 3/84, SP.

EDUCATION

Tais-toi et mange, DELAHAIE Patricia, Casterman, 1984, 142 p, (coll. L'école des parents), SP.

ETHNOLOGIE - ANTHROPOLOGIE

La maison du père: famille et village en Haute-Provence aux XVII et XVIII siècles, COLLOMP Alain, préfacé par Emmanuel LE ROY LADURIE, PUF, 1984, 340 p, Acq.

Familles: Parenté, maison, sexualité dans l'ancienne société, FLANDRIN Jean-Louis, Seuil, 1984, 285 p, (l'Univers Historique), Acq.

L'unité culturelle de l'Afrique noire: domaines du patriarcat et du matriarcat dans l'Antiquité classique, CHEIKH ANTA DIOP, Présence Africaine, 1982, 2è édition, 219 p, Acq.

SCIENCES

L'insémination artificielle humaine: un nouveau mode de filiation, DAVID Didier, ALNOT Marie-Odile, GRANET Philippe, let al.I, ESF, 1984, 151 p, (coll. La vie de l'enfant), SP.

La double hélice: compte-rendu personnel de découverte de la structure de l'ADN, WATSON

Avis aux généreuses donatrices

Nous remercions tout particulièrement Madame Fr. Holvoet, pour les livres qu'elle a gracieusement offerts à l'Université des Femmes. Aussi, lui enverrons-nous les six prochains numéros de Chronique, à titre gratuit.

Comme vous le savez, le centre de documentation a besoin de la coopération de toutes celles pour qui il existe. Aussi si vous déménagez, ou si vous possédez des documents inédits sur le féminisme (revues, articles de presse, affiches,...) ceux-ci seront les bienvenus dans notre bibliothèque, pour le bénéfice de toutes.



La bibliothèque est accessible à toutes et à tous sans condition préalable (financière ou autre).

James, Le livre de poche, 1984, 319 p, (coll. Le livre de poche; 8420: pluriel), *SP*.

Des enfants... comment? Les techniques artificielles de reproduction, THIBAUT Odette, Chronique Sociale, 1984, 103 p, (coll. L'Essentiel), *SP*.

EXPRESSION ARTISTIQUE - EXPRESSION CORPORELLE

Diane Dufresne, BEAUVARLET Geneviève, Seghers, 1984, 199 p, (coll. Poésie & Chansons; 49), *SP*.

Voix de femmes au K2: une expédition franco-polonaise sur le deuxième sommet du monde, COLOMBEL Christine, Denoël, 1984, 121 p, *SP*.

PHILOLOGIE - LITTÉRATURE

Le Prince répète le Prince, BENMUSSA Simone, Seuil, 1984, 219 p, (coll. Fiction & Cie), *SP*.

Si on les tuait, SAUMONT Annie, Luneau-Ascot éd., 1984, 185 p, *SP*.

Emma Bovary est dans votre jardin, CONDROYER Mariette, R. Laffont, 1984, 178 p, *SP*.

Les lionnes de Dieu, RIBARDIERE Diane, éd. France-Empire, 1984, 345 p, *SP*.

Juvenilia et autres textes, AUSTEN Jane, Christian Bourgois, 1984, 303 p, *SP*.

Une pâle beauté, CERF Muriel, Albin Michel, 1984, 285 p, *SP*.

Journal d'un écrivain, WOOLF Virginia, Christian Bourgois, 1984, 586 p, *SP*.

La chambre de Jacob, WOOLF Virginia, Le livre de poche, 1984, 222 p, (coll. Le livre de poche; 3049: biblio), *SP*.

Plaisirs amers, BAROCHE Christiane, Actes Sud, 1984, 198 p, *SP*.

Le monde est comme deux chevaux, ROCHEFORT Christiane, Grasset, 1984, 222 p, *SP*.

Envoyez la petite musique..., CHAPSAL Madeleine, Grasset, 1984, 335 p, (coll. Figures), *SP*.

La comtesse des dîgues, GEVERS Marie, éd. Labor-Nathan, 1984, 202 p, *SP*.

Les obsèques de Jean-Paul Sartre, Françoise d'Eaubonne, 235 p, éd. Encre, 1984, *SP*, *T.I: Les enfants de l'horreur*.

La veuve, MONFILS Nadine, éd. du Rocher, 1984, 200 p, (coll. Littératures), *SP*.

La danseuse de corde, POKAS Ewa, Mercure de France, 1984, 202 p, (coll. Mille et une femmes), *SP*.

Wyndham: La révolte masculine; Le règne des fourmis, TENN William, Denoël, 1984, 153 p, (coll. Etoile; 12), *SP*.

Le merveilleux voyage de Nils Holgerson à travers la Suède, LAGERLOF Selma, Librairie Académique Perrin, 1984, 443 p, *SP*.

Les vieilles dames, FAIZANT Jacques, Denoël, 1984, 115 p; dessins en noir et blanc, *SP*.

Encore des vieilles dames, FAIZANT Jacques, Denoël, 1984, 114 p; dessins en noir et blanc, *SP*.

Les vieilles dames et les loisirs, FAIZANT Jacques, Denoël, 1984, 143 p; dessins en noir et blanc, *SP*.

Les vieilles dames et les loisirs, FAIZANT Jacques, Denoël, 1984, 143 p; dessins en noir et blanc, *SP*.

HISTOIRE

La mémoire des femmes: sept témoignages de femmes nées avec le siècle, GERMAIN Christiane, PANAFIEU Christine (de), éd. Sylvie Messinger, 1982, 285 p, *Acq*.

Regard sur les Françaises, Xe-XXe siècle, SARDE Michèle, Stock, 1983, 667 p, *Acq*.

La Femme dans la Grâce antique, MOSSE Claude, Albin Michel, 1983, 189 p, (coll. L'aventure humaine), *Acq*.

La vie quotidienne des femmes au grand siècle, DULONG Claude, Hachette, 1984, 306 p, (coll. VQ), *SP*.

De mères en filles: l'éducation des françaises, 1850-1880, Cal-

mann-Levy, 1984, 190 p, (coll. Intelligence de l'Histoire), *SP*.

Le corps des femmes, SHORTER Edward, Seuil, 1984, 372 p, *SP*.

La femme sacrée, Michel de GRECE, Olivier Orban éd., 1984, 486 p, *SP*.

Discovering women's history, BEDDOE Deirdre, Pandora Press, 1984, 232 p, *Acq*.

BIOGRAPHIES

George Sand, MALLET Francine, Le livre de poche, 1984, 476 p, (coll. Le livre de poche; 5964), *SP*.

Alice B. Toklas, SIMON Linda, Seghers, 1984, 369 p, *SP*.

Vie d'Eugénie de Guérin, DUHAMELET Geneviève, OEIL, 1984, 234 p, *SP*.

Madame Mao, TERRIL Ross, Ramsay, 1984, 394 p, *SP*.

Une Femme, DELBEE Anne, Le livre de poche, 1984, 538 p, (coll. Le livre de poche; 5959), *SP*.

REVUES

Voici la liste des revues qui nous parviennent régulièrement et que vous pouvez consulter à l'Université des Femmes :

Note

A = abonnement

E = échange ou gratuit

* = revue non féministe

A - Afi-Repères

E - AR-Infos

E - Alternative libertaire*

E - Arcadia*

E - Atlantis

E - Big Apple Dyke News

E - Breaking Chains-ALRA

E - Broadside

E - Broomstick

E - Crif

E - C.M. (Cahiers Marxistes)*

E - Cahiers du GRIF

E - Cédif-Info

E - Choisir

E - Comunidad

E - Communiqu'elles

E - Connexions

E - Courage

E - Crew Reports

E - Décennie des Nations-Unies pour la femme

E - Donne e politica

E - Droits de l'Homme*

E - L'Ecologiste*

E - L'Espoir*

E - EUR-Info*

E - FFQ-Petite Presse

A - Feminist Review

A - Femme Prévoyante

E - Femmes au travail

E - Femmes d'Europe

A - Femmes et Monde

E - Femmes suisses et le mouvement féministe

E - Fireweed

E - Gazette parallèle*

E - GERM-Actualité santé*

E - Hystéria

E - Institutions Universitaires de Psychiatrie (Bulletin)*

E - Isis

E - Kinésis

E - Libre PFU

E - Liens*

A - Lilith

A - Lover

A - Marianne

E - Masque*

E - NFF (Nouvelles Feuilles Familiales)

E - Nouvelles du Mouvement du Nid

A - Nouvelles Questions Féministes

E - Off our Backs

A - Pénélope

E - Rabouilleuses

E - Resources for feminist Research

E - Revolutionary & Radical feminist newsletter

Revue d'en face

Service social dans le monde*

A - Spare Rib

E - Telewoman

E - Tightwire publications

E - La Tribune

E - La Vie en Rose

E - Women activist

E - Women & Performance

E - Wires

E - Women and Revolution

E - Womenews

E - Womens Aim

E - WOE (Women's Organization for Equality)

E - Women' Research and Resources Centre Newsletter

E - Women's Review of Books

Officiel / Belgique

Commission du Travail des Femmes
Ministère de l'Emploi et du Travail
53, rue Belliard - 1040 Bruxelles
T. 02/2334111

Commission consultative de la Condition féminine
14, rue des Petits Carmes - 1000 Bxl
Tél. 02/512 50 14

Le Service de la Femme
Ministère de la Communauté Française
4, Galerie Ravenstein - 1000 Bruxelles

Comité interministériel pour le statut de la femme
c/o Cabinet du Premier Ministre
16, rue de la Loi - 1040 Bruxelles
T. 02/513 80 20

Officiel / Europe

Bureau pour l'Emploi et l'Égalité des Femmes
Commission des Communautés Européennes
200, rue de la Loi - 1049 Bruxelles
Tél. 02/235 11 11

Comité consultatif pour l'égalité des chances
c/o Bureau pour l'Emploi et l'Égalité des femmes ou Commission du Travail des Femmes (cf. ci-dessus).

Commission d'Enquête sur la situation de la femme en Europe

c/o Mme Marie-Claude Vayssade
Parlement Européen
97, rue Belliard
1040 Bruxelles

Coordination / Belgique

Communauté française

Comité de Liaison des Femmes
c/o Hedwige Peemans-Pouillet
(T. 02/733 48 80)
1a, place Quetelet - 1030 Bruxelles
pas de téléphone

Bureau des Plaintes des Femmes
c/o Comité de Liaison des Femmes
1a, place Quetelet
1030 Bruxelles
Permanence le lundi de 13h30 à 16h30
Tél. aux heures de permanence
02/219 28 02

Communauté flamande

Vrouwen Overleg Komitee
c/o Monika Abicht
(T. 03/828 95 88)
7, Ambtmanstraat - 2000 Antwerpen
T. 03/232 55 33

Les deux communautés

Femmes contre la crise
Contact national francophone:
Micheline Nétisse
169, rue des Vennes - 4020 Liège
pas de tél.
Contact national néerlandophone:
Maryke Collé
109, Heermeslaan - 9000 Gent

Coordination / Europe

CREW

Centre de Recherches sur les femmes européennes
22, rue de Toulouse - 1040 Bruxelles
T. 02/640.08.44

Femmes et syndicats

Commission Femmes de la FGFB
c/o Marcelle Hoens
42, rue Haute - 1000 Bruxelles
Tél. 02/511 80 67 et 511 64 66

Service féminin de la CSC
c/o Anne-Françoise Theunissen
121, rue de la Loi - 1040 Bruxelles
tél. 02/735 60 50

Mouvements féminins
Femmes Prévoyantes Socialistes

1-2 place Saint-Jean - 1000 Bruxelles
T. 02/513 64 70

Vie Féminine
c/o Andrée Delcourt
111, rue de la Poste - 1030 Bruxelles

Association féministe

La Porte Ouverte
16, rue Américaine - 1050 Bruxelles

Associations de femmes

Solidarité Femme-Emploi
1a, place Quetelet - 1030 Bruxelles
T. 02/219 65 18

Accueil : maisons et cafés

Arlon
Maison des Femmes
37, rue de Diekirch
T. 083/21 43 23
8700 Arlon

Bruxelles
Maison des Femmes
29, rue Blanche - 1060 Bruxelles
T. 02/539 27 66

Café des Femmes
26, rue Grétry - 1000 Bruxelles
(1er et 3è lundis du mois)

Charleroi
"Comme chez elles"
7 bd d'Audent
6000 Charleroi

La Louvière
Rue de Bouvy 9
7100 La Louvière
Tel. 064/214333

Liège
Maison des Femmes
6, rue du Pont - 4000 Liège
Café des Femmes
8, rue Nagelmackers - 4000 Liège

Mons
Groupe Femmes
105, bd Saintelette
7000 Mons

Mouscron
Groupe Femmes
c/o Véronique Bauwens
58, rue des Villas
7700 Mouscron

Namur Tél. 081/715585
47, rue Notre-Dame - 5000 Namur.

Nivelles
Maison des Femmes
Rue Bayard 21
1400 Nivelles

Tournai
Groupe Femmes
c/o Bernadette Michenaud
7, place Verte
7500 Tournai

Verviers

Maison des Femmes
37, rue des Hospices
4800 Verviers

Wavre

Groupe Femmes
10, rue des Brasseries
1300 Wavre

Oostende

Vrouwenhuis
2, Schälderstraat
8400 Oostende
T. 089/32 14 71

Amers

Vrouwenhuis
48, Prinsesstraat - 2000 Antwerpen
T. 031/2332372

Prendre l'air

Le point du jour
Grande maison isolée à la campagne.
Hébergement. Restauration.
Stages. Animation.
Possibilité d'accueillir des femmes ou des groupes de femmes souhaitant organiser leur propre activité.

4260 Pitet (Fallois)
T. 019/69 97 95

Centres de documentation

Université des Femmes
1a, place Quetelet - 1030 Bruxelles
T. 02/219 61 07

Le Lesbien

1, rue Herman Richir - 1030 Bruxelles
T. 02/216 68 42

CREW

Centre de Recherches sur les femmes européennes
c/ée de St-Pierre, 85 - 1049 Bruxelles
T. 02/640.08.44

Brux

62, Bondgenotenstraat, 1190 Brussel
T. 02/347 24 77

Librairies

Les Rabouillouses
221, chée d'Ixelles - 1050 Bruxelles
T. 02/648 43 18

Dulle Griet

45, Tienestraat - 3000 Leuven
T. 016/23 41 23

Revues

Chronique
1a, place Quetelet - 1030 Bruxelles
T. 02/219 61 07

Liith

c/o Julia Rottiers
Hoogvorstweg 15
1980 Tervuren

Périodique des Ateliers du GRIF
Rue Blanche 29 - 1060 Bruxelles
T. 02/538 84 81

Le Lesbien
1, rue Herman Richir - 1030 Bruxelles
T. 02/216 68 42

Marienne

Cruyslei, 30
2200 Borgerhout

Femmes d'Europe

Commission des Communautés Européennes
200, rue de la Loi - 1049 Bruxelles
T. 02/736 60 00

Etudes féministes

Université des Femmes
1a, place Quetelet
1030 Bruxelles
Tél. 02/219 61 07

Avortement / Contraception

Fédération belge pour le Planning familial et l'Éducation sexuelle
51, rue du Trône - 1050 Bruxelles
T. 02/5137264

GACEHPA
Groupe d'action des Centres extra-hospitaliers pratiquant des avortements
Permanence : lundi et jeudi, 14h à 17h
51, rue du Trône - 1050 Bruxelles
T. 02/511 66 03

Vous trouverez au GACEHPA des cartes de soutien (20F minimum) avec la liste complète des centres extra-hospitaliers qui pratiquent des avortements.

Comité pour la dépenalisation de l'avortement
c/o Monique Gaudin
23, rue A. Giron - 1050 Bruxelles
T. 02/649 18 22

Viol

SOS Viol
Accueil, information, soutien et centre de documentation et de recherche sur les violences sexuelles
1a, place Quetelet - 1030 Bruxelles
T. 02/219 28 02

Femmes battues

Bruxelles
Rue Blanche 29 - 1060 Bruxelles
T. 02/539 27 44

Liège

9, rue Sœurs-de-Hasque - 4000 Liège
T. 041/23 42 85 + 041/234567

Arlon

47, rue de Distirch - 6700 Arlon
T. 063/21 46 82

La Louvière

Fédération des Collectifs de Femmes Battues
9, rue de Bouvy - 7100 La Louvière
T. 064/21 43 03

Leuven

Federatie Vrouwen tegen mishandeling
57, Justus Lipsiusstr. - 3000 Leuven
T. 016/23 36 61

Namur

47, rue Notre-Dame - 5000 Namur
T. 081/71 55 45

Education permanente

Centre féminin d'éducation permanente
1a, place Quetelet - 1030 Bruxelles
T. 02/219 28 02

Changeons les livres

Changeons les livres
Rue Blanche 29 - 1060 Bruxelles
T. 02/538 47 73